



La direction régionale des affaires culturelles a créé une nouvelle collection de publications intitulée « Patrimoines en région Centre », qui comprend une série d'ouvrages thématiques :

- **Patrimoine et création**
- **Patrimoine restauré**
- **Patrimoine protégé**
- **Patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle**
- **Parcs et jardins**

Ces publications permettent de faire partager au public les actions de la DRAC dans chacun de ces différents domaines.

Le second numéro de la collection « Patrimoine protégé » accompagne la 31<sup>ème</sup> édition des Journées européennes du patrimoine.



Dans le cadre du label Ville d'Art et d'Histoire (VAH), visites guidées du site de Marmoutier par l'Office de Tourisme de Tours pour les individuels (de Pâques à novembre) et pour les groupes (toute l'année).

<http://www.tours-tourisme.fr>

D'autres visites sont assurées, à travers la programmation "Laissez-vous conter Tours", par les guides-conférenciers VAH du service du patrimoine de la ville de Tours.

<http://www.tours.fr>

●  
●  
●  
●  
●  
●

# MARMOUTIER

## un grand monastère ligérien

(Antiquité - XIX<sup>e</sup> siècle)

Sous la direction d'Élisabeth Lorans et Thomas Creissen



Patrimoines en région Centre

Ministère de la culture et de la communication



Visite du site de Marmoutier dans le cadre des Journées européennes du Patrimoine (cliché Benjamin Dubuis).

---

Au sein de sa série « Patrimoine protégé », la DRAC valorise la connaissance de certains sites majeurs de la région Centre, à la fois monuments historiques et sites archéologiques, objets de recherches scientifiques ou dont l'État accompagne la restauration.

L'abbaye de Marmoutier, dont la fondation remonte au IV<sup>e</sup> siècle, illustre bien, par le caractère pluridisciplinaire des interventions qui y ont été conduites, le nécessaire dialogue entre les spécialistes du patrimoine qui concourent tous à replacer sites et monuments dans l'histoire des hommes. L'archéologie contribue à la connaissance du site et constitue un préalable à toute démarche de mise en valeur des vestiges.

Détruite, démantelée puis oubliée, Marmoutier va d'abord attirer l'attention par son aspect le plus monumental avec le classement du Portail de la Crosse en 1929. Des fouilles archéologiques vont ensuite s'attacher à retrouver les traces architecturales des différentes églises. Entre 1973 et 1983, les recherches de Charles Lelong démontrent l'immense potentiel du site. La qualité des vestiges mis au jour justifie alors le classement au titre des monuments historiques, en 1983, de l'abbatiale romane et gothique dans son ensemble. Dans la perspective de la visite du pape Jean-Paul II en 1996, de nouvelles études sont commandées. Les procédures de protection du site sont alors réactivées. L'évolution du regard patrimonial incite à mettre en place une vision plus globale de l'abbaye et à s'extraire de l'aspect monumental et du cœur ecclésial du site. Dès 1994, la protection au titre des monuments historiques s'étend à l'ensemble du site, ses sols et ses sous-sols.

Après dix années de recherches initiées par l'Université de Tours en 2004, marquées par la reprise des fouilles archéologiques sur les terrains appartenant à la ville de Tours, le temps des synthèses est venu. Ce sont donc les résultats d'un long travail d'équipe qui sont présentés ici dans l'esprit d'une première vulgarisation destinée à accompagner les restitutions successives. L'archéologie embrasse aujourd'hui l'intégralité du site ancien de Marmoutier et ses abords. Le Service régional de l'archéologie a fait en sorte que les différentes constructions réalisées sur le site soient précédées d'explorations archéologiques. Ainsi, l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives), opérateur national, a également mené plusieurs opérations sur les terrains appartenant à la ville et à l'établissement scolaire.

La DRAC soutient la ville de Tours dans sa démarche pour ouvrir plus largement le site de Marmoutier au public. L'édition de cet ouvrage est une première étape dans une mise en valeur globale, en cohérence avec le label Ville d'Art et d'Histoire (VAH) accordé à la ville en 1988. Puisse-t-il éclairer les visiteurs dans leur (re)découverte de ce haut lieu de l'Occident médiéval qui a vu les premiers pas de l'histoire monastique de l'Europe.

**Sylvie Le Clech**

Directrice régionale des affaires culturelles du Centre



VEVE DE L'ABBAYE DE MAUBUISSON

de l'ordre de S<sup>t</sup> Benoist

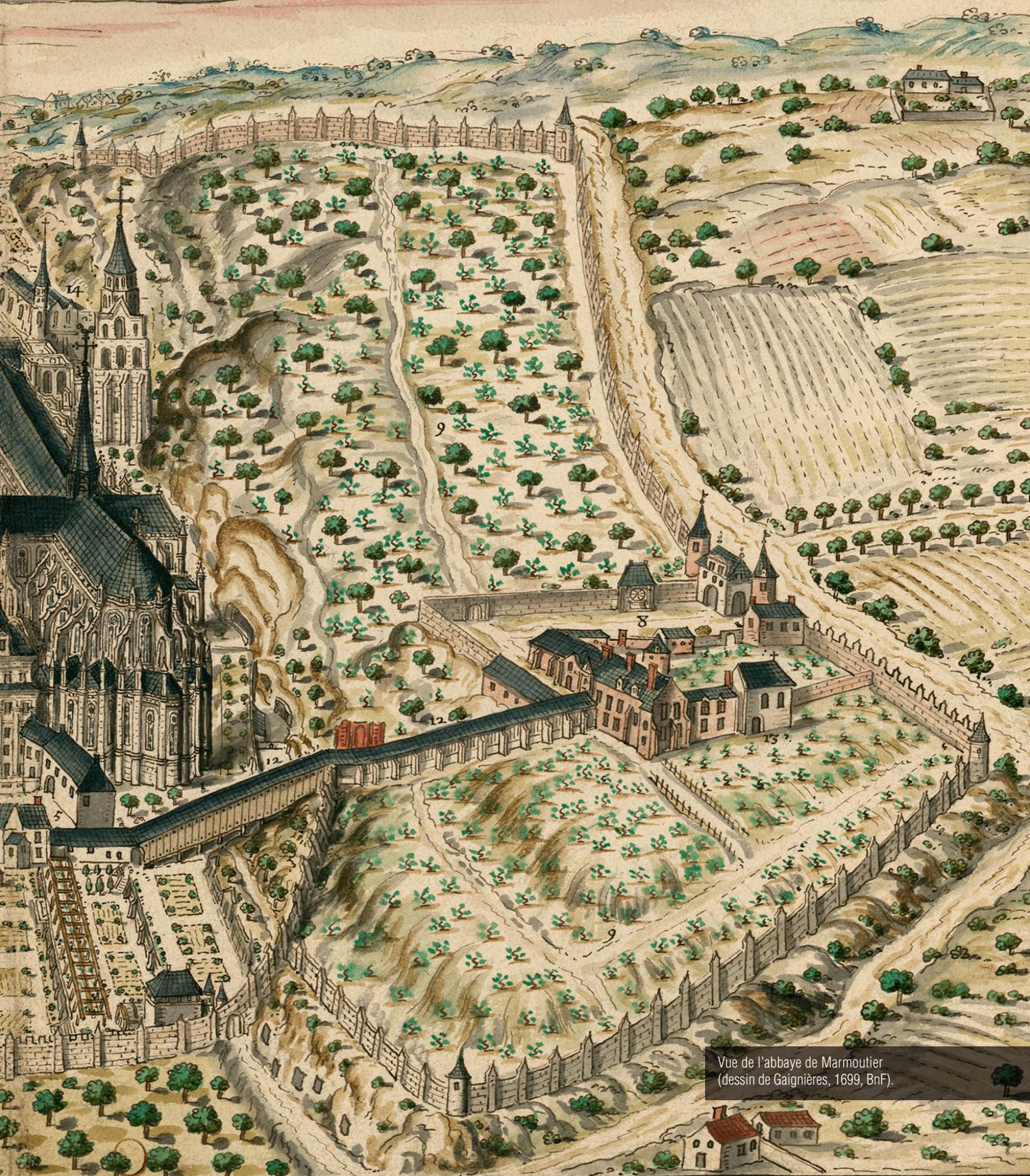
- |                  |  |
|------------------|--|
| 1. Lesglise      | 6. Cuisine                             |
| 2. le chapitre   | 7. Entrée de l'abbaye                  |
| 3. le dortoir    | 8. logis Abbatial<br>appelle Rougemont |
| 4. les Cloistres | 9. clos de l'Abbe                      |
| 5. Infirmerie    |  |



MOVSTIER, LEZ TOVRS.

Congregation de S<sup>t</sup>. Maur.

- 10. Jardin des Religieux 13. chapelle de l'Abbe
- 11. Antienne Eglise de 14. chapelle des 7.  
S<sup>t</sup>. benoist. dormans.
- 12. gallerie qui conduit 15. leuée de la Riviere  
du logis Abbatial a l'eglise de l'oyre -



Vue de l'abbaye de Marmoutier  
(dessin de Gaignières, 1699, BnF).

S<sup>te</sup>. Radegonde

# ABBAYE DE MARMOUTIER



Fig. 1 : Le site de Marmoutier, vue aérienne (IGN).

Fig. 2 : Détail d'un plan de la rive droite de la Loire montrant Marmoutier et le bourg adjacent de Sainte-Radegonde, XVIII<sup>e</sup> siècle (ADIL).

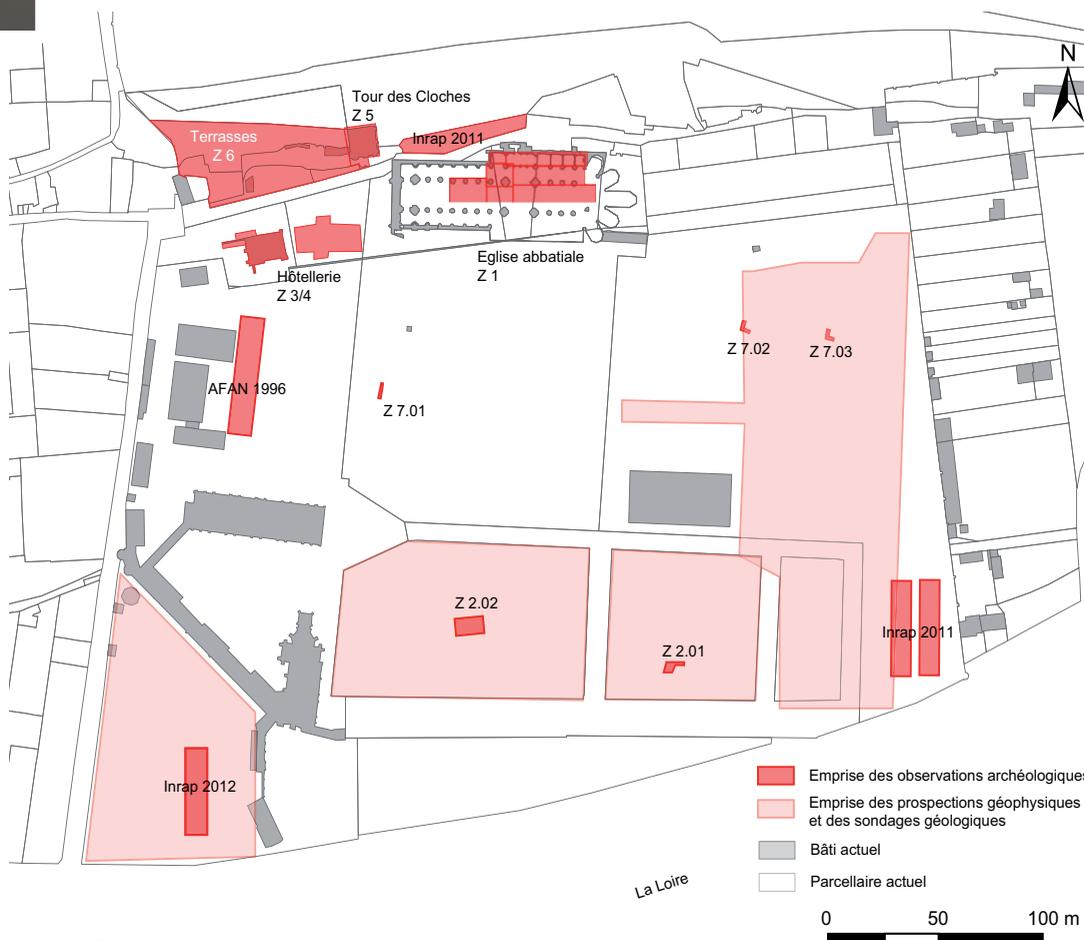


Fig. 3 : Plan de localisation des interventions du Laboratoire Archéologie et Territoires ainsi que de l'AFAN (Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales) et de l'INRAP (Institut National de Recherches Archéologiques Préventives).



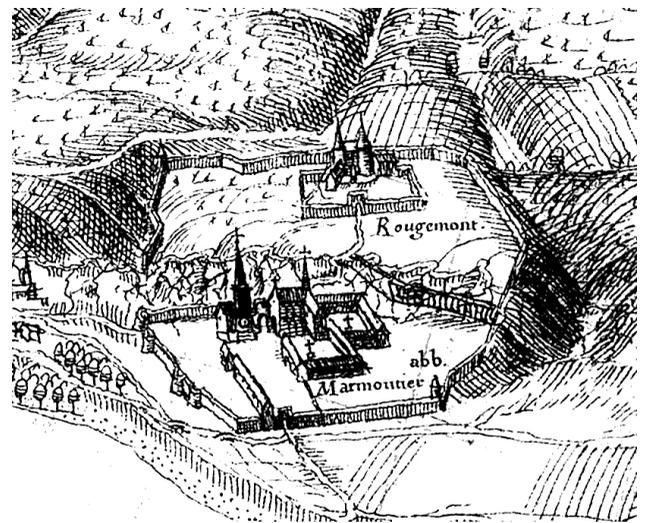
# MARMOUTIER, archéologie d'un site monastique dans la longue durée

Par **Élisabeth Lorans** | professeur d'archéologie médiévale,  
Université de Tours - UMR 7324 CITERES-LAT.

Pour les tourangeaux et, au-delà de la Touraine, pour tous ceux qui s'intéressent à l'Histoire, le nom de Marmoutier est indissolublement lié à celui de Martin, évêque de Tours de 371 à 397, qui choisit ce lieu de retraite et donna ainsi naissance à la deuxième communauté monastique de Gaule, d'où émergea un grand monastère bénédictin dans le courant du haut Moyen Âge. Cet établissement perdura jusqu'à la Révolution française qui entraîna la destruction de la plupart des bâtiments au début du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que l'emprise foncière demeurait intacte (**Fig. 1, 2 et 4**).

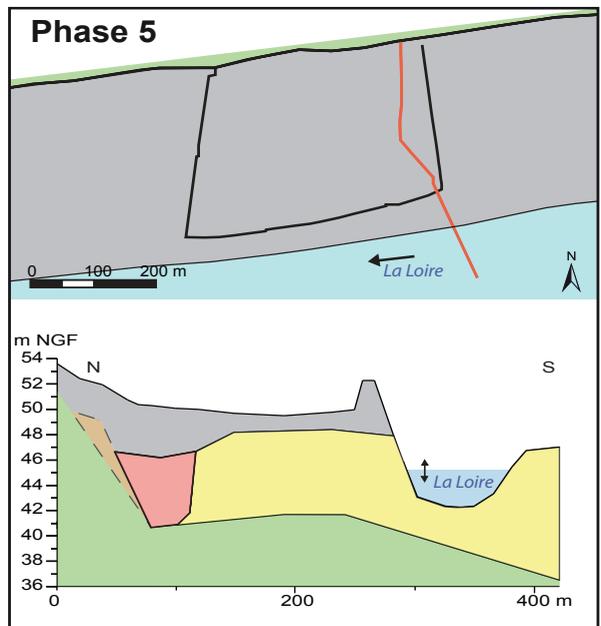
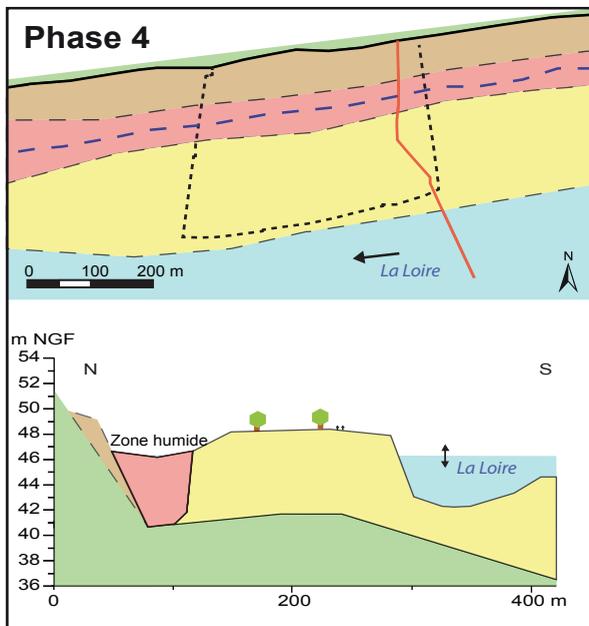
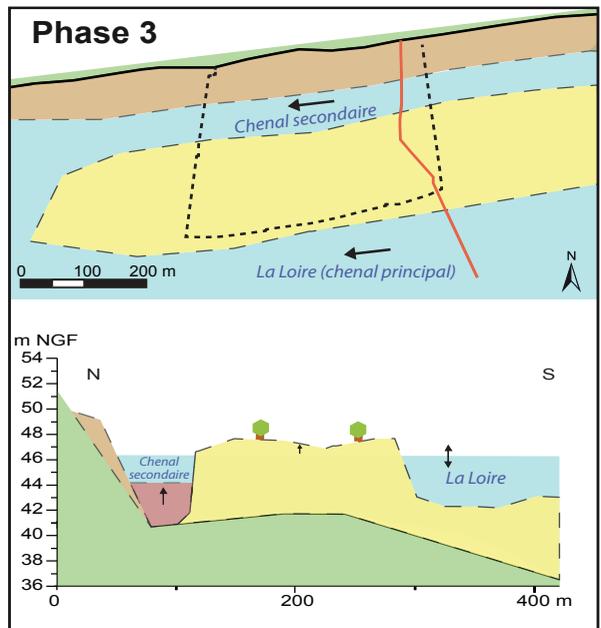
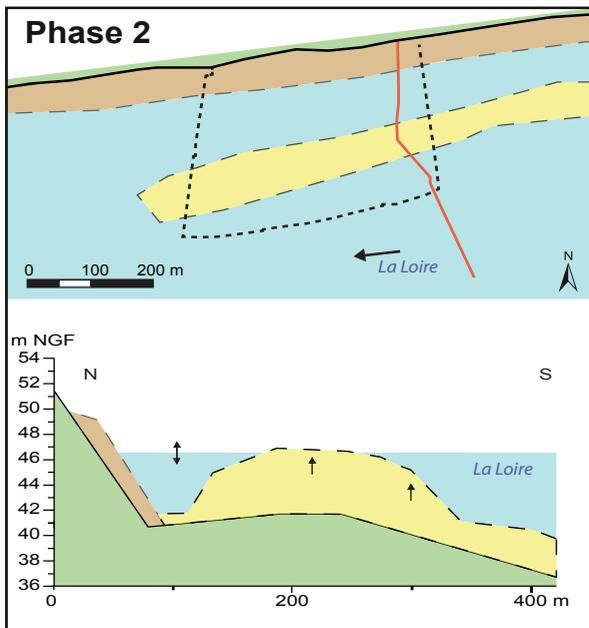
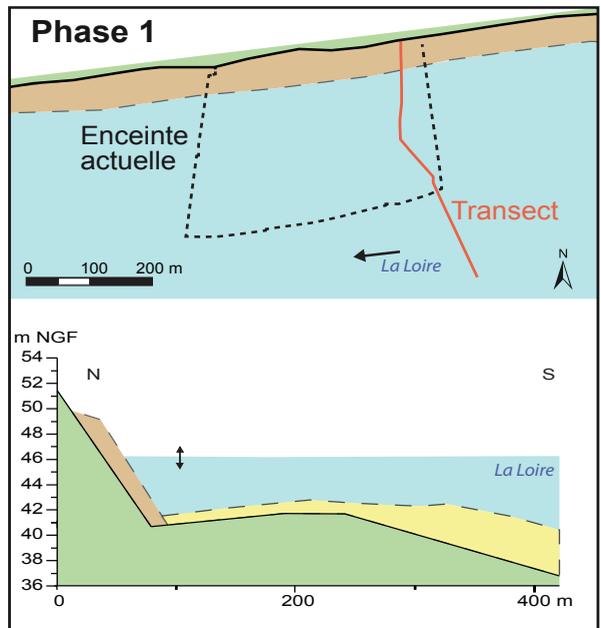
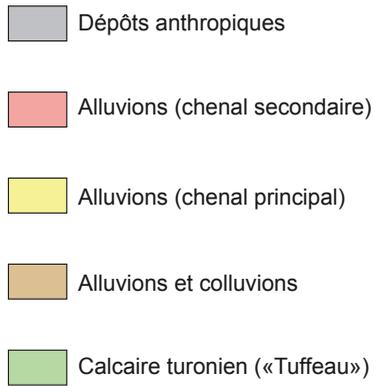
En effet, l'achat de l'ensemble du domaine en 1843 par la Congrégation du Sacré-Cœur de Jésus pour fonder une école catholique pour jeunes filles préserva ce terrain d'un probable démantèlement. Aujourd'hui, l'emprise de l'ancien monastère est partagée entre seulement trois propriétaires : deux établissements privés d'enseignement, un dans la vallée, l'autre sur le plateau de Rougemont, et la Ville de Tours qui acheta en 1981 le coteau et la bande de terrain qui s'étend à ses pieds, où est concentrée la quasi-totalité des bâtiments médiévaux et modernes conservés en élévation.

Cette situation foncière a rendu possible le développement de recherches archéologiques conduites depuis 2004 par le Laboratoire Archéologie et Territoires qui relève de l'Université de Tours et du Centre National de la Recherche Scientifique (**Fig. 3**). Ces investigations portent tant sur l'organisation spatiale du monastère et l'architecture des différents édifices qui le composaient que sur les usages du sol qui ont précédé et suivi les quinze siècles de vie monastique. Ces recherches s'attachent aussi à la formation de la berge pendant l'Holocène et aux contraintes engendrées par la proximité de la Loire. Il s'agit donc d'une approche globale du site et de son environnement fondée sur le croisement, à différentes échelles de temps et d'espace, de toutes les sources possibles : données géologiques et archéologiques, sources écrites, qui existent depuis la fin du IV<sup>e</sup> siècle, et sources iconographiques, disponibles depuis le XVII<sup>e</sup> siècle.



**Fig. 4** : La plus ancienne représentation de Marmoutier, détail de la vue de Siette, 1617 (BnF).

Fig. 1 : Évolution géomorphologique du site de Marmoutier.





# ENTRE COTEAU ET LOIRE : de l'île à la terre ferme

Par Eyméric Morin

docteur en géologie, chargé d'opération  
et de recherche, INRAP (Rhône-Alpes/Auvergne).

Le site de l'abbaye de Marmoutier, sur la berge entre la rive droite et le coteau de la Loire à l'est de Tours, est propice à l'étude des relations homme-milieu fluvial dans la longue durée. L'impact morphologique et sédimentaire de la proximité de la Loire sur l'évolution de la topographie du monastère a constitué une problématique fondamentale pour les recherches archéologiques programmées depuis 2004. En particulier, l'existence d'un paléochenal ayant traversé l'emprise de l'enceinte actuelle d'est en ouest, et mentionné dans les sources écrites comme « l'ancien lit de la Cisse qui passait autrefois par le jardin » restait à démontrer (ADIL H232 ; la Cisse est un affluent de la rive droite de la Loire dont la confluence est actuellement située à 5 km en amont de Marmoutier).

Plusieurs études géologiques et géophysiques ont ainsi été réalisées (forages carottés alignés selon des transects, sondages à la pelle mécanique ; prospections électriques et électromagnétiques) et des datations ont été effectuées (datations  $^{14}\text{C}$  et datations par luminescence stimulée optiquement). L'exploitation des données acquises a permis de restituer un schéma général, selon cinq phases, des évolutions morphologique et sédimentaire dans l'emprise de l'enceinte actuelle (Fig. 1 et 2).

**Phase 1** : antérieure à 5000 avant J.-C. La berge était restreinte et le chenal principal de la Loire passait en partie à l'emplacement du site.

**Phase 2** : entre 5000 avant J.-C. et le VII<sup>e</sup> siècle après J.-C., une barre sédimentaire s'est développée dans le chenal de la Loire. Sa morphologie a pu varier longitudinalement et latéralement au cours de cette période.

**Phase 3** : vers les VII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, la barre sédimentaire a progressivement évolué en île, plus fixe dans le paysage. Un chenal secondaire peu actif isolait alors l'île de la berge.

**Phase 4** : entre le IX<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle, la formation de l'île s'est achevée, et les premières occupations et utilisations anthropiques du sol sur l'île ont pu débuter. Le chenal secondaire constituait toujours une dépression topographique, mais l'alimentation en eau et la sédimentation fluviale se sont progressivement taries.

**Phase 5** : Avant le XVII<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la période actuelle, des dépôts anthropiques ont été effectués dans la dépression topographique correspondant au chenal secondaire, mais également sur l'ensemble du site de Marmoutier. Les modestes reliefs plus anciens ont ainsi été nivelés et d'autres reliefs, faibles, ont été créés. Aujourd'hui, le site de Marmoutier est entièrement situé sur la berge.

Les recherches interdisciplinaires menées à Marmoutier ont ainsi montré que la morphologie actuelle résulte d'une part de la dynamique ligérienne jusqu'à la fin du premier millénaire après J.-C., d'autre part et postérieurement des activités humaines.



Fig. 2 : Détail d'un sondage à la pelle mécanique : transition entre alluvions (partie inférieure) et dépôts anthropiques (parties médiane et supérieure) au sommet de l'île. Deux sépultures sont creusées jusque dans les alluvions.

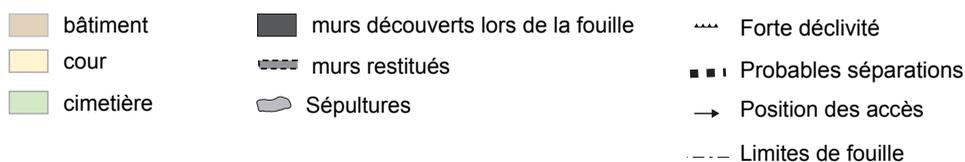
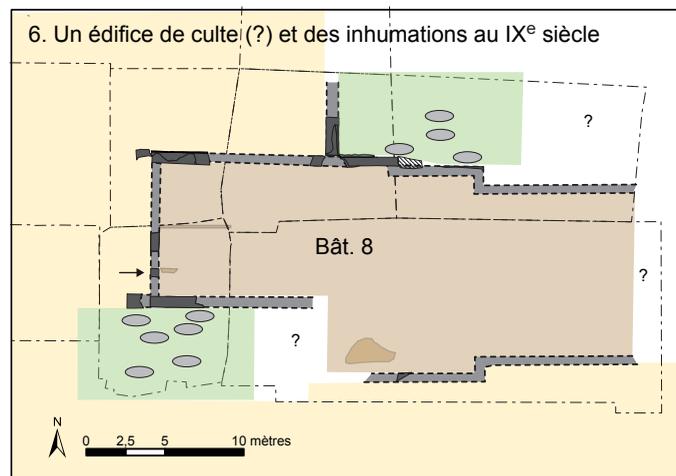
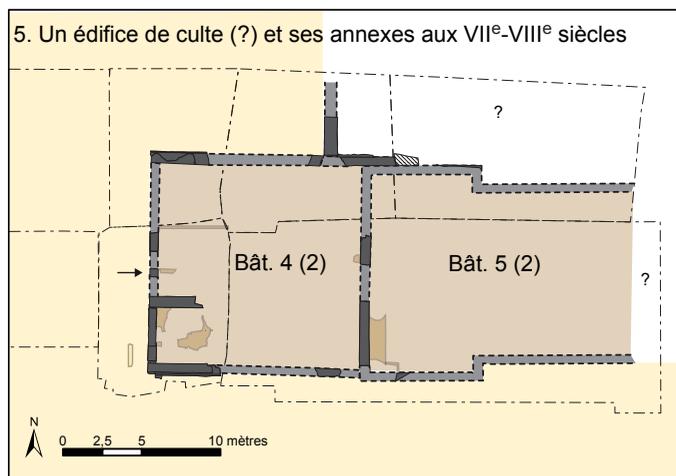
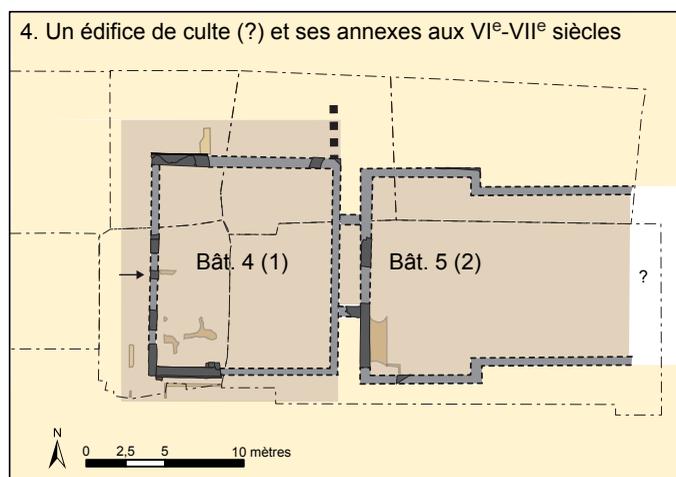
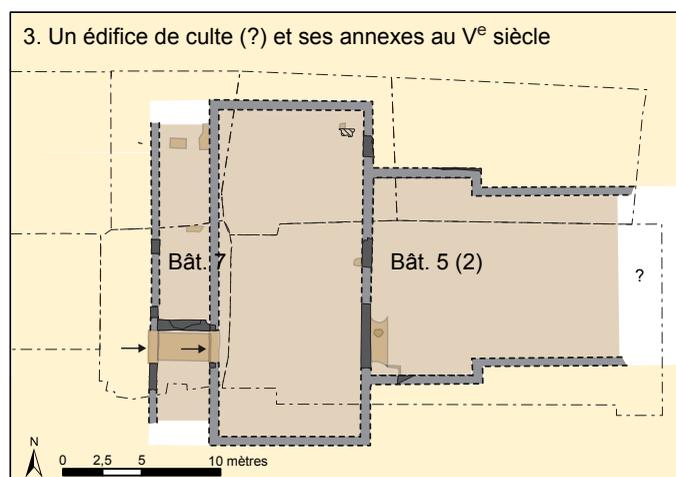
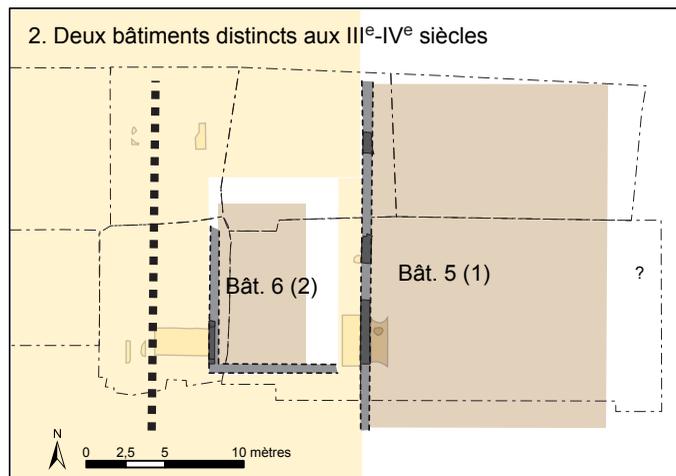
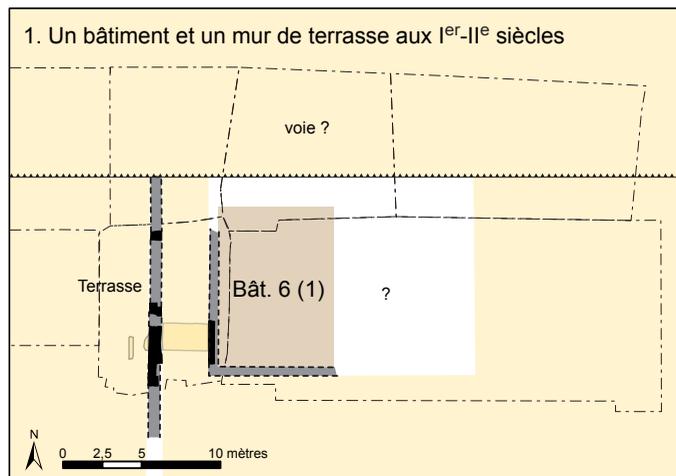


Fig. 1 : Les principaux états architecturaux observés dans la partie orientale de la zone 1 entre les I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles et le X<sup>e</sup> siècle.



# DE LA STATION ROUTIÈRE AU MONASTÈRE : une genèse encore mal connue

Par **Élisabeth Lorans** | professeur d'archéologie médiévale,  
Université de Tours - UMR 7324 CITERES-LAT.

Le premier témoignage textuel sur le site apparaît sous la plume de Sulpice Sévère, biographe de saint Martin, qui commença à rédiger sa Vie en 396, peu de temps avant la mort de l'évêque. Il écrit :

« Pendant quelque temps, [Martin] habita dans une cellule attenante à l'église. Puis, ne pouvant plus supporter d'être dérangé par ceux qui lui rendaient visite, il s'installa un ermitage à deux milles environ hors les murs de la cité. Cette retraite était si écartée qu'elle n'avait rien à envier à la solitude d'un désert. D'un côté, en effet, elle était entourée par la falaise à pic d'un mont élevé, et le reste du terrain était enfermé dans un léger méandre du fleuve de Loire ; il n'y avait qu'une seule voie d'accès, et encore fort étroite » (Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, édition et traduction par J. Fontaine, Paris, 1967, tome 1, 10, 3-4, p. 274).

En insistant sur trois traits du paysage, le coteau qui prend des allures de montagne, le fleuve et la voie étroite qui mène à cette retraite, l'auteur suggère implicitement l'absence d'occupation antérieure dans ce lieu qui n'est pas nommé mais seulement localisé par rapport à la cité de Tours. L'archéologie a révélé un tout autre scénario pour les premiers siècles de notre ère (**Fig. 1**) :

- l'occupation a commencé aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles avec l'aménagement de terrasses suivi par la construction d'un ensemble de bâtiments observés sur environ 110 m<sup>2</sup>, ensemble plusieurs fois remanié jusqu'aux VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles ;
- malgré une connaissance très partielle des états successifs, on peut affirmer le caractère soigné des constructions antiques : murs en petit appareil dont l'un, repéré sur 15 m de longueur, fut construit avec des assises de briques (**Fig. 3 et 4**) ; sols en terre puis en mortier rose ; entretien régulier des lieux ;
- il n'est pas possible d'identifier archéologiquement le changement de statut du site, c'est-à-dire le moment où Martin et ses compagnons en prennent possession, dans le dernier tiers du IV<sup>e</sup> siècle ;

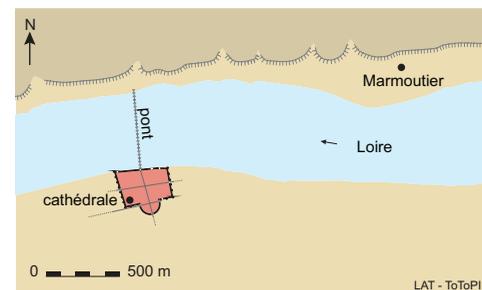


Fig. 2 : Le castrum de Tours et Marmoutier à la fin du IV<sup>e</sup> siècle.



**Fig. 3 :** Mur nord-sud du IV<sup>e</sup> siècle construit en petit appareil avec des assises de briques.



**Fig. 4 :** Détail des assises de briques.

- la présence de déchets de fabrication d'objets en bois de cervidé (notamment des peignes) indique une activité artisanale postérieure à la démolition de certaines maçonneries et attribuable aux IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles sur la base de la céramique et de deux monnaies (**Fig. 5 et 6**).

La communauté rassemblée autour de Martin s'est donc installée dans un site déjà occupé de manière pérenne. Bien que la faible superficie fouillée rende difficile l'interprétation fonctionnelle, la localisation du site associé à une voie, qui devait courir au pied du coteau, conduit à l'identifier à une station routière. En tout cas, loin d'être isolé, le site était facilement accessible au IV<sup>e</sup> siècle depuis la cité de Tours puisqu'un pont existait face à la porte principale percée dans le mur nord du *castrum* édifié vers 350 (**Fig. 2**).

Pendant le haut Moyen Âge, le monastère est peu documenté par les textes, qu'il s'agisse de son organisation topographique ou de la règle qui y est suivie. Les deux plus anciennes églises, la première mentionnée du temps de Martin, la seconde fondée vers la fin du V<sup>e</sup> siècle par l'évêque Volusien, devaient être au pied du coteau mais elles n'ont pas été identifiées de manière assurée.

Fig. 5 : Déchets de fabrication de peignes en os.



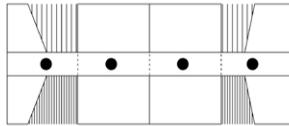
a / Plaques de peignes et plaque de liaison triangulaire (assemblage A et B).



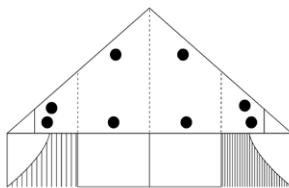
b / Fragment de plaque de liaison triangulaire de peigne en os (assemblage B).



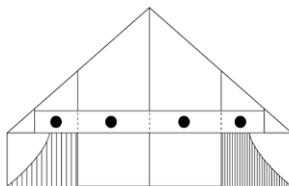
c / Plaque de peigne (assemblage C).



A



B



C

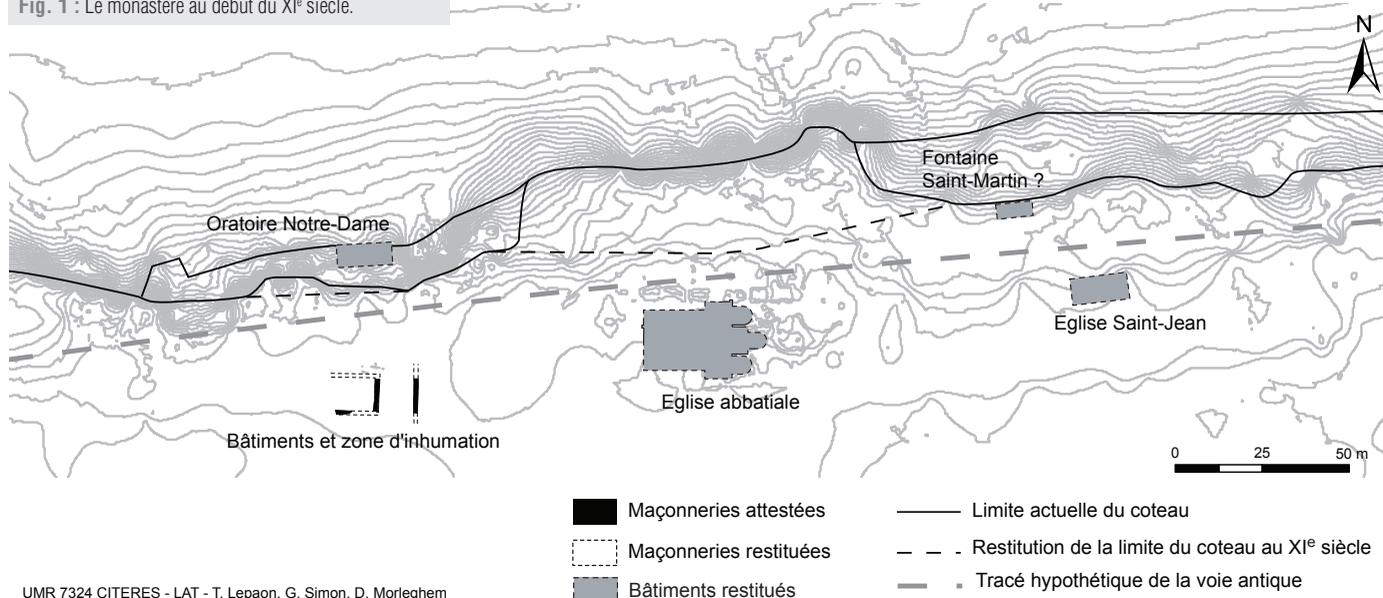
Fig. 6 : Schémas d'assemblage des peignes en os (J. MOTTEAU - T. LEPAON).

La présence de sépultures, toutes masculines et attribuées aux VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, autour du bâtiment 8 rend son identification à un lieu de culte plus probable. Plus à l'ouest, en zone 4, des niveaux de terres noires ont commencé à être fouillés en 2013, révélant quelques structures (trous de poteaux, fosses) et livrant un abondant mobilier en céramique qui permet d'identifier des phases d'occupation comprises entre le milieu du VII<sup>e</sup> siècle et la fin du X<sup>e</sup> siècle. À signaler ici aussi des indices du travail de l'os avec la fabrication d'épingles.

Ces couches de terres noires sont scellées par un cailloutis sur lequel des traces d'ornières sont imprimées : on a donc affaire au X<sup>e</sup> siècle à un espace ouvert situé entre l'entrée principale du monastère, localisable au nord-ouest de l'enclos, dans la vallée, depuis le haut Moyen Âge, et l'église abbatiale.

D'une manière générale, on n'observe aucune trace d'abandon aux IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles, ce qui contredit les traditions consignées dans les chroniques médiévales relatant les destructions provoquées par les raids scandinaves en vallée de la Loire dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle.

Fig. 1 : Le monastère au début du XI<sup>e</sup> siècle.



UMR 7324 CITERES - LAT - T. Lepaon, G. Simon, D. Morleghem

Fig. 2 : Le monastère au début du XIII<sup>e</sup> siècle.



- |                         |   |  |
|-------------------------|---|--|
| 1. Portail de la Crosse | 9. Cuisine                              | 17. Grottes et chapelle Notre-Dame des Sept-Dormants |
| 2. Grandes écuries      | 10. Hôtellerie                          | 18. Tour des cloches                                 |
| 3. Tours de justice     | 11. Cloître                             | 19. Fontaine Saint-Martin                            |
| 4. Portail de la Mitre  | 12. Église Saint-Benoît (infirmerie)    | 20. Chapelle Saint-Nicolas                           |
| 5. Grange               | 13. Église Saint-Jean                   | 21. Enceinte   |
| 6. Infirmerie           | 14. Église abbatiale                    |  |
| 7. Dortoir              | 15. Repos de Saint-Martin               |  |
| 8. Réfectoire           | 16. Portail occidental (portail double) |  |

- Bâtiments médiévaux
- Bâtiments médiévaux restitués
- Emprise hypothétique du cimetière Saint-Nicolas
- Courbes de niveau actuelles

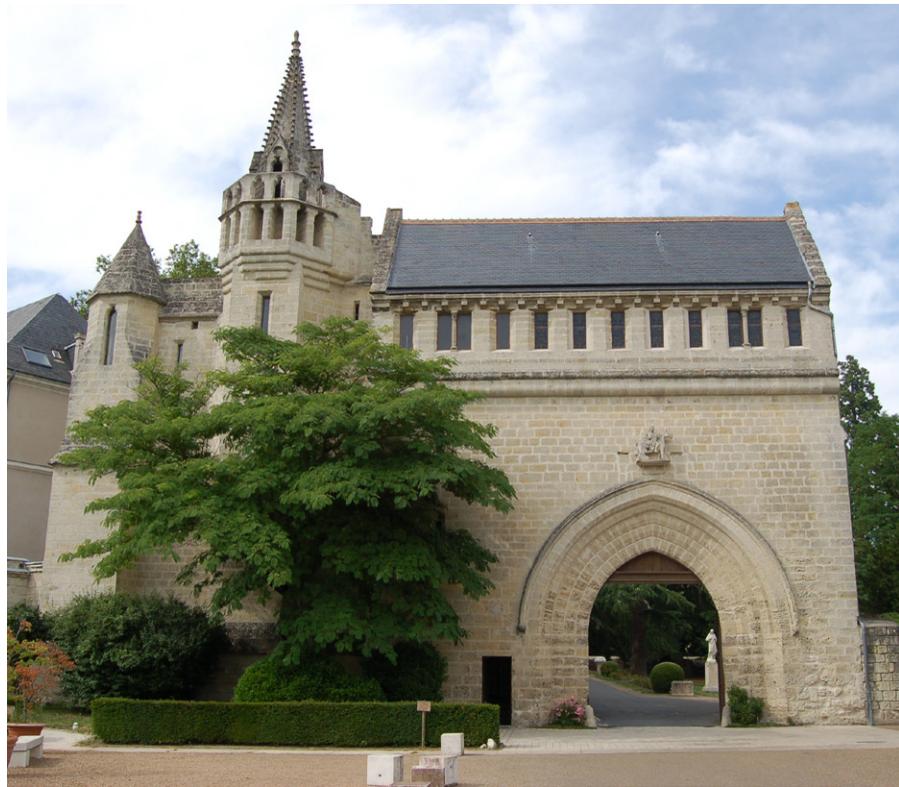
UMR 7324 CITERES - LAT - 2014 - E. Marot



# L'ORGANISATION SPATIALE du monastère

Par **Élisabeth Lorans** | professeur d'archéologie médiévale, Université de Tours - UMR 7324 CITERES-LAT.

Les sources écrites, comme les données archéologiques, témoignent de l'implantation du monastère au pied du coteau pendant le haut Moyen Âge. Comme sur de nombreux sites monastiques de cette période, plusieurs églises remplissant des fonctions complémentaires et plusieurs zones d'inhumation sont attestées (**Fig. 1**). Aux premières fondations ecclésiastiques des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, non repérées, s'ajoute une chapelle partiellement troglodytique dédiée à la Vierge et attestée en 846. Grégoire de Tours (538-594) mentionne le puits de Saint-Martin auquel il accorde des vertus miraculeuses, mais on ne peut affirmer avec certitude qu'il s'agisse du bassin souterrain restauré au XIX<sup>e</sup> siècle et aujourd'hui englouti sous les éboulis du coteau. L'accès principal de l'enclos est situé au nord-ouest, sans doute sur la voie d'origine antique signalée par Sulpice Sévère, et juste à l'extérieur fut fondée au milieu du IX<sup>e</sup> siècle une église dédiée à saint Gorgon dont les reliques avaient été rapportées de Rome par l'abbé Renaud pour développer la dévotion des fidèles. La topographie du monastère est beaucoup mieux connue à partir des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, en combinant les informations textuelles et matérielles et les représentations de l'Époque moderne (**Fig. 2**). Dortoir et réfectoire sont offerts par le duc de Normandie Guillaume et son épouse avant 1066, ce qui conduit à restituer un cloître à galerie au sud de l'église abbatiale puisque côté nord, l'édifice frôle le coteau.



**Fig. 3** : Le portail méridional du monastère, côté Loire, édifié dans les années 1230.



Fig. 4 : Les portails méridionaux, les écuries et la grange  
(dessin de Gaignières, 1699, détail, BnF).

En 1096, quand la nouvelle église abbatiale est dédiée par le pape Urbain II, deux autres églises sont nommées : Saint-Benoît, l'église funéraire du monastère associée à l'infirmerie, implantée à l'est du cloître, à proximité du cimetière des moines ; Saint-Nicolas, qui est proche de la berge et donne son nom à un vaste cimetière, consacré également par le pape. L'emprise restituée de ce cimetière signifie que l'enclos monastique est alors plus réduit.

Son extension vers le sud eut lieu au plus tard au début du XIII<sup>e</sup> siècle, quand un portail fut érigé au bord de la Loire (**Fig. 3**), doublé par un second portail une centaine de mètres au nord. Entre les deux, s'étend une zone de service, avec les écuries et la grange (**Fig. 4**).

Vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, le monastère incorpore le plateau de Rougemont où est édifié le logis de l'abbé qui dispose de sa propre chapelle (**Fig. 5**). L'isolement de l'abbé par rapport à la communauté, prônée par la Règle de saint Benoît, est ici très marqué et la topographie devient nettement bipartite : les moines dans la vallée, l'abbé sur le plateau.



Fig. 5 : Le logis de l'abbé, construit sur le plateau de Rougemont  
(dessin de Gaignières, 1699, détail, BnF).

Dès lors, la circulation d'un espace à l'autre se fait sans doute par les terrasses aménagées dans le coteau. À la même période, l'enceinte est largement reconstruite : en témoignent les tours circulaires qui la ponctuent en partie basse comme en partie haute (**Fig. 6**).



Fig. 6 : Les tours jumelles de l'enceinte du côté occidental (ADIL).

C'est donc un vaste espace clos qui fut progressivement constitué : 11 ha dans la vallée et 7 ha sur le plateau, une superficie bien supérieure à celle des agglomérations fortifiées de Touraine au Moyen Âge central. À l'intérieur, l'organisation de l'espace permettait à la communauté de remplir

ses différentes missions : célébration du culte, commémoration des défunts, accueil des hôtes de marque, soin aux malades. Plusieurs églises extérieures à l'enceinte révèlent le lien étroit qui existait entre les moines et la population laïque installée à ses portes.

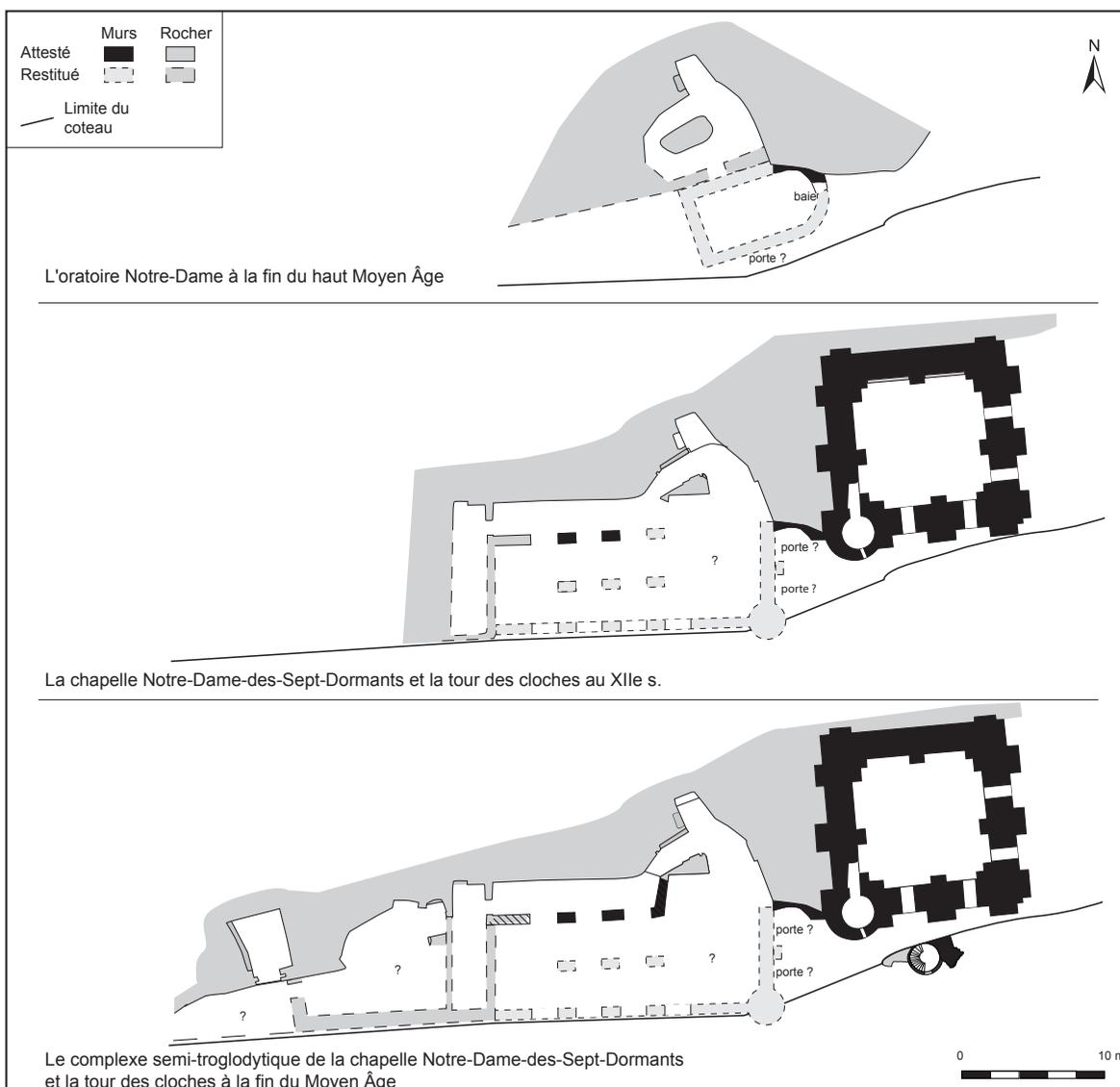


Fig. 1 : Les terrasses occidentales : la chapelle Notre-Dame-des-Sept-Dormants et la tour des cloches.



# LE COTEAU, LES TERRASSES OCCIDENTALES et la tour des cloches

Par Daniel Morleghem  
et Clémence Dussol

doctorant en archéologie,  
Université de Tours - UMR 7324 CITERES- LAT.  
étudiante en Master d'archéologie,  
Université de Tours.

La Loire et le coteau constituent deux contraintes topographiques importantes qui ont influencé durablement l'aménagement du monastère. Le trait du coteau, parallèle au cours de la Loire, sépare la plaine alluviale du plateau de Rougemont, environ 45 m en contre-haut. Plutôt qu'une falaise abrupte, il affecte, dans sa partie haute du moins, une pente douce, ponctuée de plusieurs terrasses naturelles (Fig. 1).

Dès le IV<sup>e</sup> siècle, saint Martin et ses compagnons s'installent dans des cellules creusées dans le rocher. Au cours du Moyen Âge, plusieurs édifices sont adossés au coteau ou parfois même creusés dans le rocher (Fig. 2 et 3).

Afin d'alimenter en pierre les chantiers de construction de l'abbaye, de nombreuses carrières souterraines, qui s'étendent sur plusieurs hectares, ont été ouvertes à différents niveaux du coteau au cours du Moyen Âge et de l'Époque moderne. Sur le plateau de Rougemont, l'exploitation des vignes de l'abbaye a également utilisé « plusieurs grandes et vastes caves naturelles ou pratiquées avec le ciseau dans le tuffeau » (Perrault, éd. 1909), et des carrières de pierre, pour le pressage, la vinification et le stockage du vin.

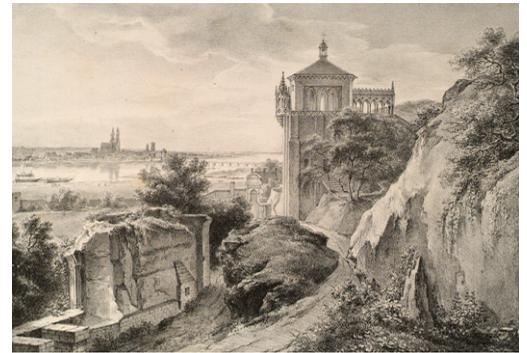


Fig. 2 : Vue des ruines de l'abbaye de Marmoutier (ADIL).

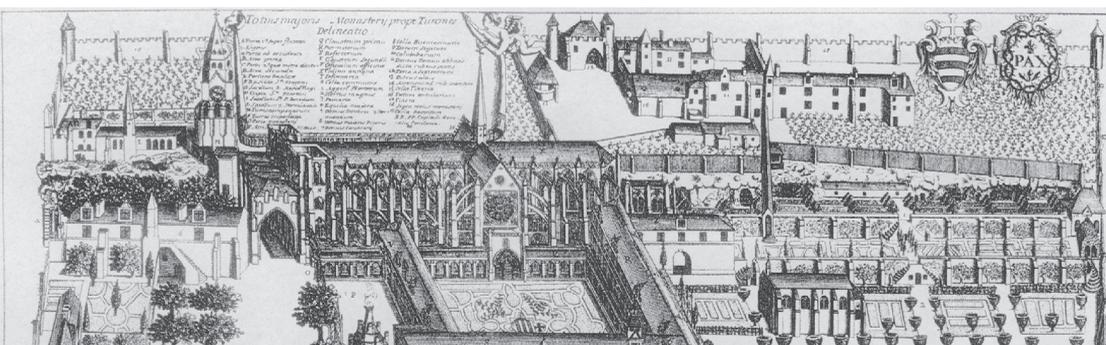


Fig. 3 : Vue générale du coteau et de ses abords, détail de la vue cavalière réalisée au XVII<sup>e</sup> par les Mauristes (extrait du *Monasticon Gallicanum*, planche 162).



Fig. 4 : Vestiges du mur d'abside de l'oratoire du haut Moyen Âge.

### De l'oratoire Notre-Dame à la chapelle Notre-Dame-des-Sept-Dormants

Une église et un petit espace funéraire occupent, du haut Moyen Âge jusqu'à la Révolution, les terrasses situées à proximité de l'entrée occidentale de l'abbaye. Les premières observations ont permis de dresser un état des lieux des vestiges conservés et, en les confrontant aux sources textuelles et iconographiques, de commencer à en comprendre la topographie, l'architecture et la chronologie.

Une charte de 846 mentionne « un petit lieu de culte prenant la forme d'une grotte », dédié à Notre-Dame, dont l'origine n'est pas établie. Très peu de vestiges de cet édifice sont conservés : un pan de mur en petit appareil, quelques empreintes de murs sur le rocher (Fig. 4). Il est toutefois possible de restituer un petit édifice semi-souterrain composé d'une structure à nef unique terminée par une abside à l'est, donnant sur une salle creusée dans le rocher au nord.

Au XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle, une chapelle est construite en remplacement de l'oratoire du haut Moyen Âge.



Fig. 5 : Vue de la partie souterraine de la chapelle : creusements médiévaux et modernes.



Fig. 6 : Tombes rupestres de la première terrasse occidentale.

De nouvelles salles sont creusées dans le rocher, que surmonte un édifice en moyen appareil dans le style roman. Le noyau souterrain originel est conservé et relié à la structure du nouvel édifice (Fig. 5). Au nord, un couloir creusé dans le rocher, fermé d'une triple arcature, peut correspondre à un des collatéraux de la chapelle. À l'ouest, plusieurs salles souterraines constituent sans doute des espaces de service. Cette chapelle fut dédiée dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle aux Sept-Dormants et devint un lieu de pèlerinage pour les tourangeaux.

Des fosses creusées dans le rocher, suivant deux orientations, témoignent d'inhumations à l'intérieur même des deux églises successives (Fig. 6).

Entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles, plusieurs effondrements importants ruinent progressivement la chapelle, abandonnée après la Révolution. Une partie est restaurée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par les Sœurs de la Congrégation du Sacré-Cœur-de-Jésus.

## La tour des cloches

A l'est de la chapelle des Sept-Dormants s'élève la tour des cloches. Construite une quarantaine de mètres en avant du premier état de l'église romane, elle demeure un édifice isolé jusqu'à la construction, au XIV<sup>e</sup> siècle, du porche occidental de l'abbatiale gothique, dont le pilier nord relie la tour à l'église. Érigée dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle (après 1046 d'après des datations dendrochronologiques récentes), elle était constituée d'au moins cinq niveaux, couronnés par une haute flèche, dont trois seulement ont échappé aux catastrophes (incendie, foudre) qui ont atteint la tour aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (**Fig. 7 et 8**).

La tour est un édifice de plan carré d'environ 13 m hors œuvre épaulé par une tourelle d'escalier dans l'angle sud-ouest. Sur chaque face, trois contreforts rigidifient les élévations, sauf au nord où seuls deux sont conservés. Elle mesure 25 m de hauteur dont près de 17 m d'élévation médiévale. Le premier niveau est constitué par une tourelle d'escalier en vis donnant accès quelques mètres plus haut à une salle en partie creusée dans le rocher, aujourd'hui inaccessible. Le troisième niveau associe une grande salle carrée, ornée de deux arcades sur chaque mur, à un passage à l'ouest reliant la salle à la tourelle d'escalier (**Fig. 9**). Celle-ci dessert l'édifice et met en communication les deuxième et troisième niveaux avec les parties supérieures de la tour, disparues à présent. Le dernier niveau est une chapelle ajoutée vers 1820.

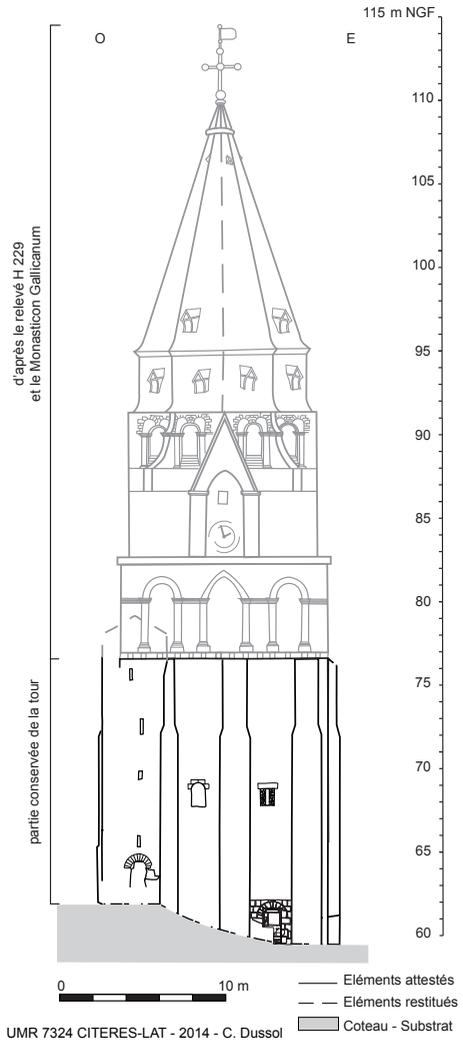
Peu de renseignements sont parvenus sur les éléments détruits, qui semblent avoir été modifiés à plusieurs reprises. La flèche en pierre a été remplacée après sa chute en 1591 par une flèche en charpente couverte d'ardoises. Depuis le niveau de circulation au pied du coteau jusqu'au faite de la flèche de pierre, l'édifice pouvait mesurer, au Moyen Âge, une cinquantaine de mètres de haut.

Cet édifice est initialement construit pour être un clocher portant plus haut et plus loin le son des cloches du monastère, alors en pleine expansion, mais il a pu également servir de tour du trésor. À l'époque moderne, avec l'arrivée des Mauristes, le troisième niveau est transformé en une chapelle funéraire, en lien avec un possible ossuaire situé au deuxième niveau : en témoignent les inscriptions peintes sur la voûte et l'ajout d'un autel.



**Fig. 8 :** La tour des cloches et la chapelle Notre-Dame (dessin de Gaignières, 1699, détail, BnF).

**Fig. 9 :** Le mur occidental de la salle haute de la tour avec l'autel ajouté au XVII<sup>e</sup> siècle.



UMR 7324 CITERES-LAT - 2014 - C. Dussol

**Fig. 7 :** Restitution de l'élévation de la tour des cloches.

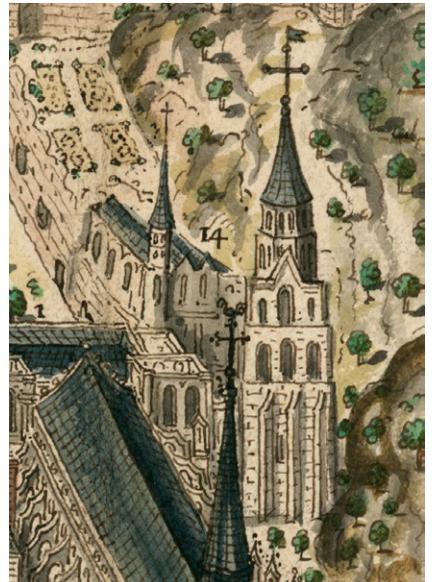
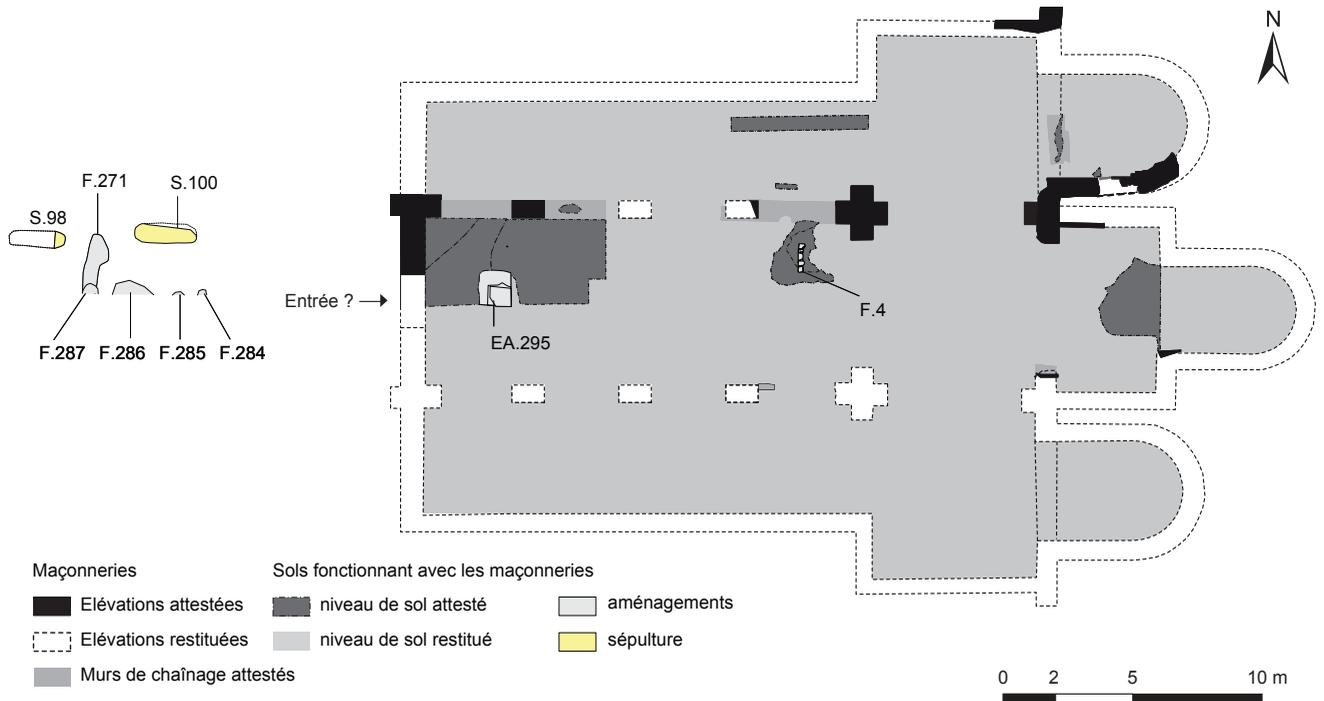




Fig. 1 : Vue générale de la partie occidentale de la zone 1.



UMR 7374 CITERES - LAT - 2014 - T. Lepaon - D. Morleghem

Fig. 2 : Plan restitué de l'église de l'an mil.



# LES ÉGLISES ABBATIALES successives

Par Thomas Creissen

maître de conférences en histoire de l'art  
du Moyen Âge, Université de Tours  
- UMR 7324 CITERES-LAT - EVEHA International.

Le lieu de culte attesté à l'époque de Martin n'a pas été identifié ; il a pu s'agir d'un bâtiment antique converti en église et non pas d'une construction *ex nihilo*. Vers la fin du haut Moyen Âge, un bâtiment entouré de sépultures a pu être un édifice religieux mais ce n'est qu'à partir de la fin du X<sup>e</sup> siècle qu'une église est bien reconnue. Les trois églises successives, partiellement dégagées, sont emboîtées les unes dans les autres (Fig. 1).

## Une église des environs de l'an mil

La plus ancienne église reconnue est datée des environs de l'an mil (Fig. 2). Il s'agit d'un édifice qui mesurait vraisemblablement une trentaine de mètres de long pour une largeur maximale de 22 m. La nef possède trois vaisseaux et débouche sur un transept dont les bras sont agrémentés d'absidioles. Du fait de la construction d'une grande crypte romane, la partie la plus orientale a maintenant disparu, et la configuration d'origine du chevet reste hypothétique. Plusieurs sols et aménagements internes ont été identifiés. À proximité de la croisée, quelques pierres dressées en travers de la nef pourraient avoir appartenu à une barrière destinée à marquer une séparation au sein de l'espace liturgique. Plus à l'ouest, le négatif d'un aménagement quadrangulaire pourrait marquer l'emplacement d'un autel secondaire ou de fonts baptismaux.

Si certains murs sont construits en petit appareil de moellons, d'autres sont en moyen appareil, un type de mise en œuvre qui n'est pas attesté à Marmoutier pour les périodes antérieures. Cette évolution s'inscrit parfaitement dans le cadre de la mutation des techniques de construction qui intervient alors dans cette partie de l'Occident.

À partir des éléments conservés, il est possible de restituer un édifice essentiellement charpenté, dont la croisée était peut-être coiffée d'une tour-lanterne. Aucun vestige du décor n'est plus conservé, en dehors de quelques fragments d'un enduit peint blanc.

À cette église il faut associer un espace funéraire repéré en avant de la façade.

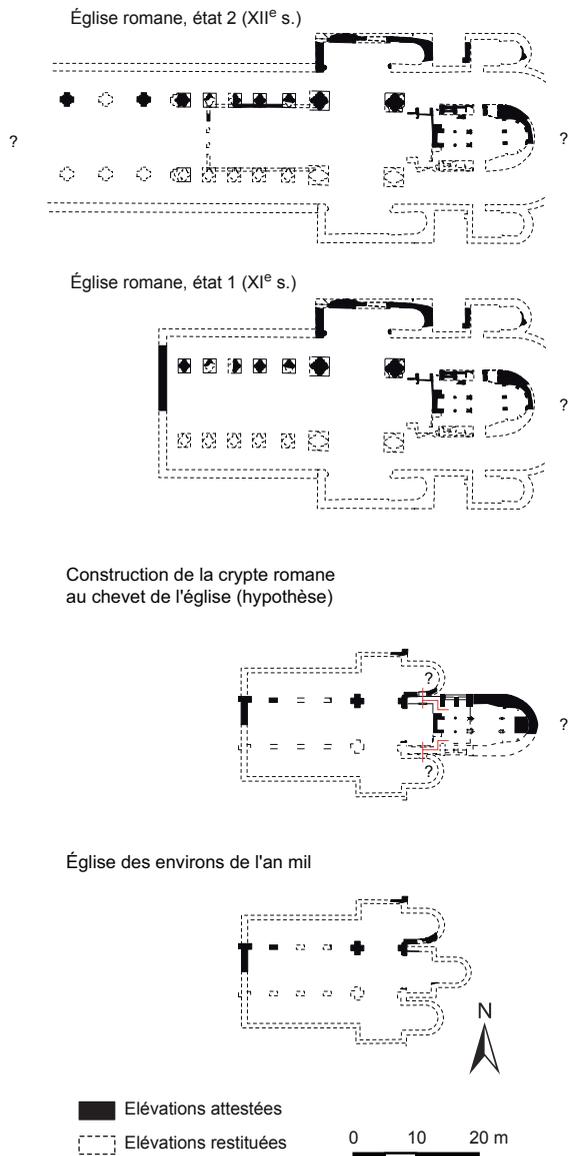


Fig. 3 : De l'église des environs de l'an mil à l'abbatiale romane.



Fig. 4 : La crypte romane vue du sud.



Fig. 5 : Un des chapiteaux de la crypte montrant une scène de chasse.

### L'abbatiale romane : un édifice composite

Peu après l'achèvement de cet édifice, alors que le monastère de Marmoutier prospère, de nouveaux travaux sont engagés. Ils aboutissent à l'érection d'une grande abbatiale romane construite en plusieurs étapes (Fig. 3).

Dans un premier temps, peut-être dès le second quart du XI<sup>e</sup> siècle, une vaste crypte est greffée au chevet de l'église antérieure, largement conservée (Fig. 4). Cette crypte est divisée en trois nefs par des supports de nature variée. Elle possède un riche décor sculpté qui se caractérise par sa diversité et une relative exubérance. Parmi les éléments les plus remarquables, il faut relever la présence d'un chapiteau historié figurant une scène de chasse (Fig. 5). La crypte est presque entièrement construite en moyen appareil dont la mise en œuvre est assez anarchique.

Dans un second temps, l'église antérieure est rasée et une nouvelle église, beaucoup plus vaste, est érigée. Sa limite orientale n'est pas connue, mais elle mesurait au moins 65 m de long pour 32 m de large. Un déambulatoire depuis lequel s'opère désormais l'accès à la crypte est construit. L'existence de chapelles rayonnantes n'est pas assurée, mais ce déambulatoire communique avec une chapelle du côté nord.



Fig. 6 : Décor de faux marbre peint sur l'une des piles de l'église romane.

Plus à l'ouest se situe un grand transept à absidioles dont la croisée est délimitée par d'énormes piles quadrilobées. Au nord de ce transept se trouvaient le Repos de Saint-Martin – c'est-à-dire une grotte creusée dans le coteau que la tradition attribuait au fondateur – ainsi qu'une chapelle. La nef à trois vaisseaux ne comptait d'abord que six travées, rythmées par des piles quadrilobées. Un espace à vocation funéraire s'est développé en avant de sa façade.

Même si la restitution des parties hautes est mal assurée, il est certain qu'il s'agissait d'un édifice intégralement voûté. Il a été entièrement construit en moyen appareil régulièrement taillé : désormais, ce type de mise en œuvre s'impose à Marmoutier. Cette église était décorée de peintures, dont quelques éléments sont visibles sur les piliers de la nef (**Fig. 6**). Plusieurs chapiteaux sculptés retrouvés lors des fouilles en proviennent vraisemblablement. La datation de cette abbatale n'est pas encore bien établie. Elle aurait pu être mise en chantier vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle. Il faut par ailleurs relever l'étroite parenté entre certaines de ses parties et les formes retenues sur le chantier de la collégiale Saint-Martin de Tours, probablement contemporain.

La première façade est ensuite détruite et des supports d'un nouveau type sont construits de manière à pouvoir allonger la nef. Dans cette phase d'extension, un sol en carreaux est installé dans l'église et un nouveau chœur liturgique agrémenté de stalles est aménagé. Ce dernier s'enfonce profondément dans la nef afin d'accueillir les nombreux moines que compte désormais le monastère. L'édifice mesure désormais au moins 90 m de long, ce qui en fait une église de très grande dimension.

La datation de cette nouvelle phase de travaux n'est pas encore bien déterminée. On ne sait si c'est cet édifice qu'a consacré le pape Urbain II en 1096 ou si les modifications sont intervenues après cette dédicace. Selon les sources textuelles, un espace bâti – une galilée – existait à la fin du XI<sup>e</sup> siècle devant l'église et abritait des sépultures privilégiées. La période romane est donc marquée par une intense activité édilitaire qui reflète bien la vivacité du monastère de Marmoutier, alors en plein renouveau. Le gigantisme de l'église, que domine l'imposante tour des cloches, est maintenant à même de refléter la puissance retrouvée de l'établissement, considéré comme l'un des principaux monastères de l'Occident chrétien.

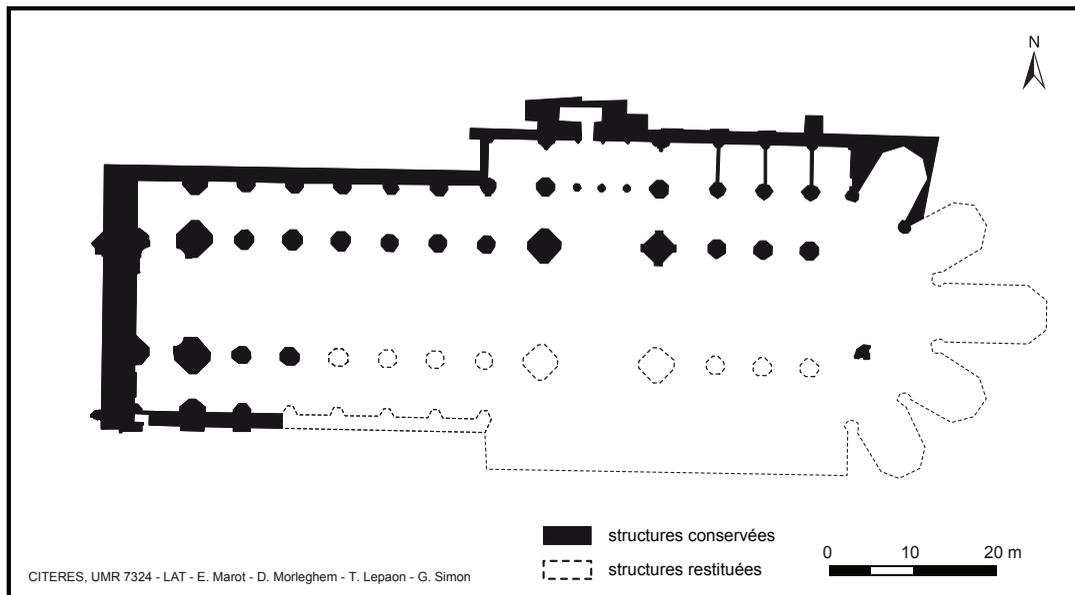


Fig. 7 : Plan restitué de l'église gothique.

## L'abbatiale gothique

Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, l'église romane est progressivement démantelée pour laisser place à la grande abbatiale gothique qui a subsisté jusqu'à la période révolutionnaire (Fig. 7).

Le chantier est lancé par Hugues des Roches (1210-1227) auquel est attribuée la construction des quatre premières travées assises sur de puissantes fondations qui masquent largement les constructions antérieures (il en sera de même pour toutes les parties de l'abbatiale gothique). Une façade percée d'une grande rosace et flanquée de deux tours atrophiées est alors érigée, façade dont la partie haute comme les portails étaient richement sculptés. En partie centrale, le portail était orné d'un jugement dernier. Celui du sud développait un cycle relatif à saint Martin et le troisième était vraisemblablement consacré à la Vierge. Quelques documents, notamment des dessins et aquarelles réalisés par A.D. Morillon au moment de la destruction de l'abbatiale, fournissent une image de ce décor disparu (Fig. 8). Des fragments de ces sculptures sont conservés.

Dans ce premier état gothique, une partie de l'église romane est encore en usage et une cloison, dont certains vestiges sont toujours visibles, a été érigée afin d'isoler la zone de chantier.

Après une période d'interruption, les travaux reprennent sous l'abbé Geoffroy de Conan (1236-1262) qui a commandité l'achèvement de la nef. Après une nouvelle pause liée à un climat politique peu favorable, l'édifice est finalement achevé avec la construction du transept et du sanctuaire. Le premier a été élargi de manière à communiquer directement avec le Repos de Saint-Martin. Le nouveau chœur est doté d'un déambulatoire à chapelles rayonnantes, la chapelle axiale étant plus développée que les autres. Ces travaux sont rattachés aux abbatiats de Robert de Flandre (1283-1296) et d'Eudes de Bracieux (1296-1312). C'est vraisemblablement vers 1300 qu'il faut situer l'aménagement d'une tribune donnant accès au Repos de Saint-Martin dans le bras nord du transept.

Enfin, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, Jean de Mauléon (1312-1330) finance la construction d'un grand porche qui se développait de l'hôtellerie jusqu'à la tour des cloches.

Dans son extension maximale, cet édifice mesurait près de 130 m de long, porche compris. La nef, comportant trois vaisseaux, avait près de 30 m de large ; dans la partie orientale, la largeur avoisinait les 40 m.



Fig. 8 : Vue de l'église en cours de destruction en 1802 (aquarelle de A.D. Morillon, SAT).

L'église comportait trois niveaux d'élévation – grandes arcades, triforium et fenêtres hautes – et elle était entièrement voûtée. Les parois, largement ajourées, étaient animées par de nombreuses retombées et des jeux de remplages plus ou moins complexes. En partie occidentale, le chœur monastique était fermé par un jubé, une tribune monumentale depuis laquelle s'effectuaient des lectures. Des autels secondaires occupaient les chapelles latérales. Le sol, partiellement conservé, était par endroits décoré de carreaux vernissés polychromes.

À l'époque moderne, avant comme après la Réforme mauriste, des embellissements sont apportés à l'église abbatiale. Un nouveau jubé est construit en 1527, dans les fondations duquel plusieurs éléments gothiques sont réemployés. De nouveaux autels sont mis en place et la clôture du chœur est remplacée par une grille au XVIII<sup>e</sup> siècle. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, les ouvertures sont fermées par du verre blanc. À cette époque toujours, des tableaux sont commandés à Lesueur.

L'abbatiale gothique a été un espace funéraire réservé à des personnages privilégiés, parmi lesquels certains abbés. Les tombes occupent les chapelles du chœur, la croisée du transept et ses abords, ou bien encore la partie occidentale de la nef, en avant du jubé. Certains de ces tombeaux étaient richement ornés, qu'ils soient peints, sculptés ou gravés,

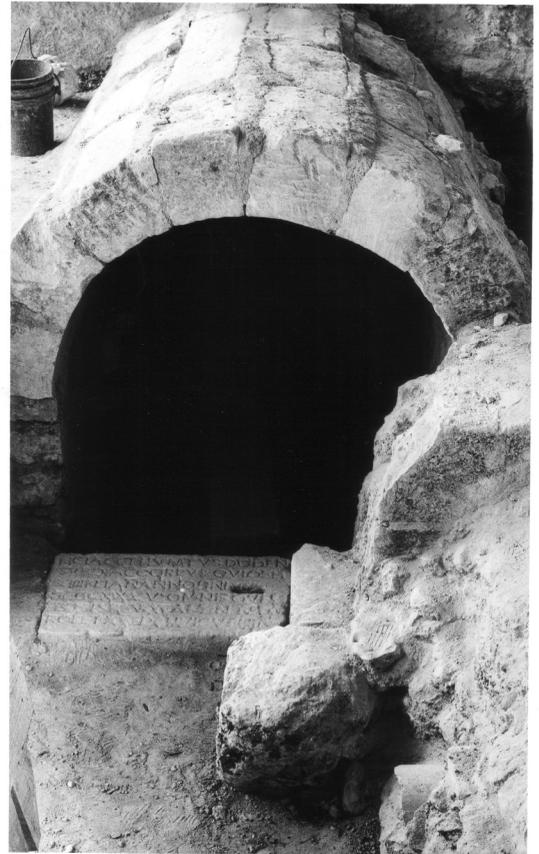
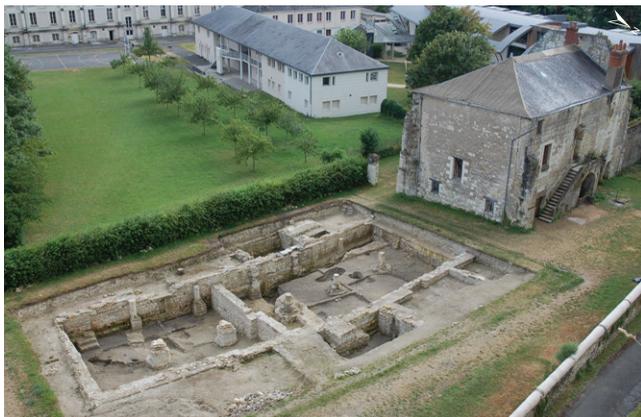


Fig. 9 : Vue du caveau de Charles de Bourbon (photographie C. Lelong, AMT).

mais ces décors de surface ont généralement disparu. Plusieurs éléments provenant du tombeau de Jean de Mauléon ont toutefois été réemployés dans les fondations du jubé moderne et certains s'y voient encore. Dans ce même secteur, Charles de Bourbon, demi-frère d'Henri IV, a été enterré dans un grand caveau voûté toujours visible (Fig. 9).

Certaines des sépultures médiévales contenaient un riche mobilier, d'autres abritaient de simples vases. Mais la plupart des tombes étaient exemptes de dépôt funéraire. C'est le cas d'une trentaine de sépultures modernes situées en avant du jubé. Les individus, le plus souvent inhumés dans des cercueils, sont tous des hommes. L'immense majorité a la tête à l'est : il s'agit vraisemblablement de tombes de prêtres.



Etat actuel du bâtiment, vue du nord-est

- |                               |                                    |
|-------------------------------|------------------------------------|
| bâtiment                      | murs conservés en élévation        |
| cour                          | murs découverts lors de la fouille |
| cimetière                     | murs restitués                     |
| zone de fouille archéologique | Sépultures                         |
|                               | Limites de fouille                 |

CITERES, UMR 7324 - LAT - G. Simon, E. Marot

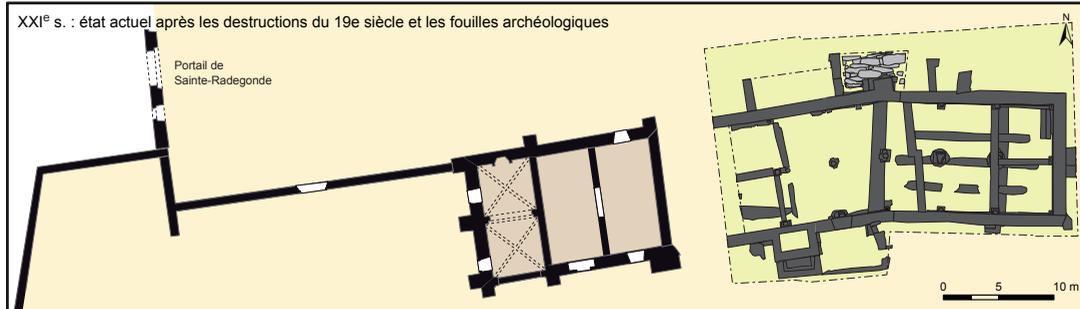
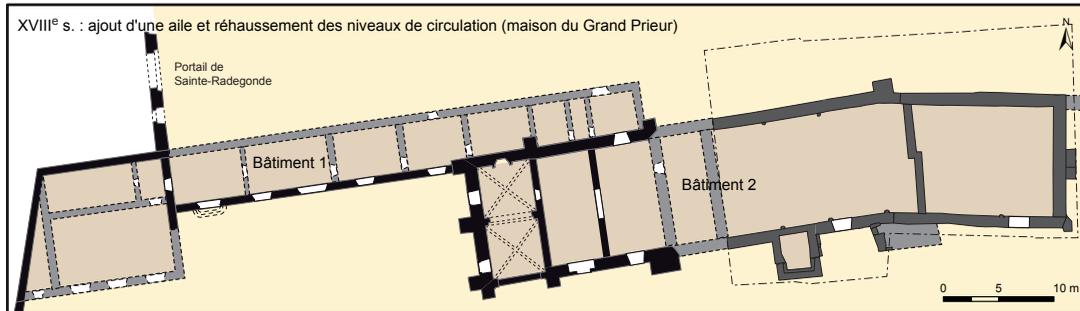
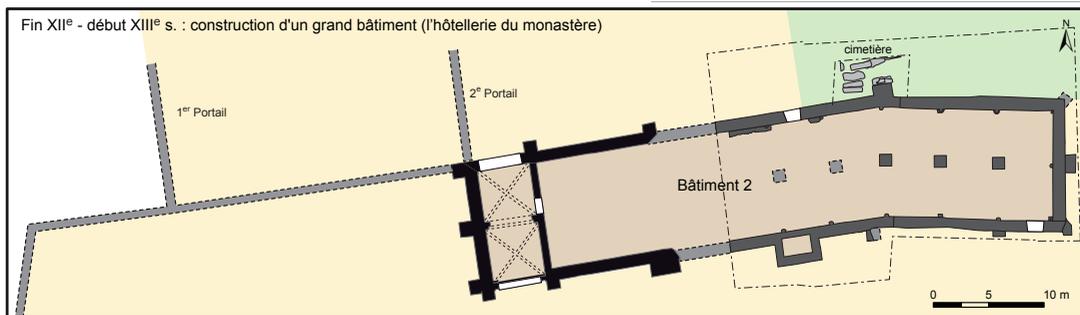
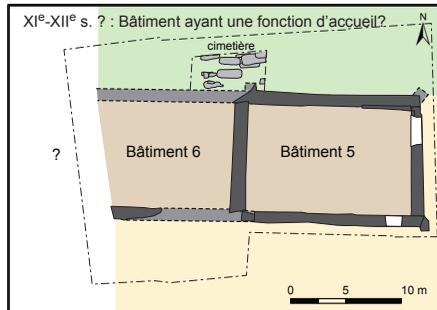
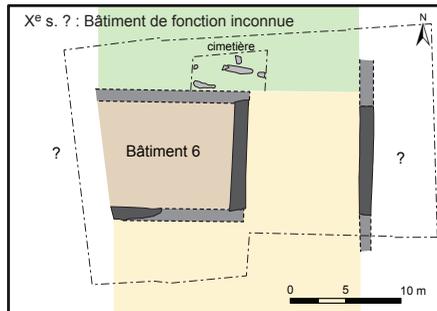
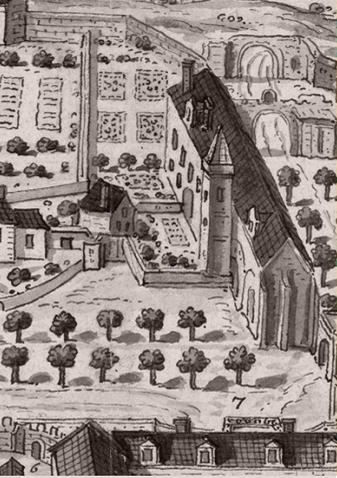


Fig. 1 : Plan des bâtiments successifs dans l'emprise de l'hôtellerie.



# L'HÔTELLERIE

## et le cimetière de laïcs adjacent

Par **Émeline Marot**  
et **Gaël Simon**

docteur en archéologie, ingénieur d'étude  
Université de Tours - UMR 7324 CITERES-LAT.

doctorant en archéologie, Université de Tours  
- UMR 7324 CITERES-LAT.

L'hôtellerie d'un monastère permet l'accueil des hôtes de marque. Elle est donc généralement construite près de l'entrée principale, afin de ne pas gêner la vie monastique. Un texte médiéval indique que l'hôtellerie de Marmoutier a été édifée pendant l'abbatit d'Hervé de Villepreux (1179-1189), devant l'église et donc près de la porte nord-ouest de l'enceinte. Les fouilles menées depuis 2006 ont toutefois montré que ce bâtiment a succédé à plusieurs autres, datant des X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, après une première occupation de cette zone au haut Moyen Âge dont la nature n'est pas encore bien établie (**Fig. 1**).

Le premier bâtiment (bâtiment 6) daterait du X<sup>e</sup> siècle mais sa fonction est inconnue, du fait des reconstructions postérieures. Nous savons en revanche qu'il existait un cimetière au nord de l'édifice, dédié aux laïcs puisque des femmes et des enfants y ont été enterrés (**Fig. 2**). Cette zone funéraire peut être réservée aux laïcs participant au fonctionnement du monastère.

Le deuxième bâtiment (bâtiment 5) constitue un agrandissement vers l'est du premier à la fin du XI<sup>e</sup> siècle ou au début du XII<sup>e</sup> siècle. Il comportait deux portes à l'est, était éclairé par des fenêtres géminées dont on a découvert une colonne et son chapiteau (**Fig. 3**), et était couvert par une toiture de tuiles. Il pourrait s'agir, dès cet état, d'un édifice d'accueil.

Ce bâtiment a été en grande partie conservé lorsque l'hôtellerie a été construite à la fin du XII<sup>e</sup> siècle (bâtiment 2). Après l'arasement du pignon occidental, le nouvel édifice a été accolé à l'ouest, selon une orientation légèrement différente, afin de préserver la cour d'entrée du monastère. Deux portails probablement construits au même moment que l'hôtellerie et distants de plusieurs dizaines de mètres permettaient de contrôler l'accès (**Fig. 4**).



Fig. 2 : Vue du cimetière situé au nord de l'hôtellerie.



Fig. 3 : Colonnnette et chapiteau appartenant au bâtiment 5 découverts en fouille.



Fig. 4 : Détail de l'hôtellerie et des portails nord-ouest (dessin de Gaignières, 1699, détail, BnF).



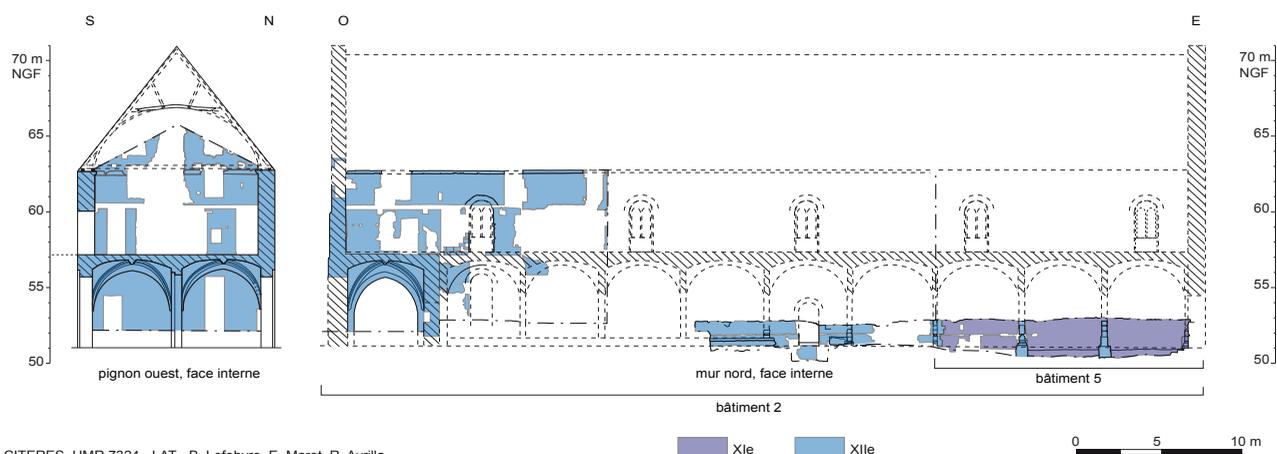
Fig. 5 : Façade sud de la partie occidentale de l'hôtellerie (orthophotographie ; à gauche : l'arc correspondant au passage voûté).



Fig. 6 : Intérieur du passage voûté.

Celle-ci comportait à l'origine deux niveaux. Un passage voûté situé à l'extrémité ouest du bâtiment permettait la circulation entre la partie accessible aux laïcs, au nord, et le reste du monastère, réservé à la communauté et à ses dépendants. Ce passage était ouvert par de larges arcs brisés encore visibles en façade (Fig. 5 et 6). Le reste du rez-de-chaussée, également voûté, servait au stockage des denrées, mais la présence d'une banquette le long d'une partie du mur nord suggère aussi une fonction de réfectoire (Fig. 7). L'étage, servant à l'hébergement, était couvert directement par la charpente et était éclairé de baies au nord et au sud. Ce niveau a peut-être été divisé par des cloisons ou des tentures pour former des espaces plus réduits destinés aux hôtes, qui bénéficiaient de la présence de latrines, aménagées dans une tourelle contre la façade sud du bâtiment. L'accès à l'étage se faisait probablement par un escalier extérieur, indépendamment du rez-de-chaussée. L'ensemble de l'édifice conserve des traces d'un décor peint, dont une frise de losanges bicolores sur le pignon occidental à l'étage (Fig. 8), et des colonnettes stylisées peintes sur la face extérieure de l'arc du passage voûté.

Le cimetière, toujours en usage à cette date, a connu des changements : les tombes sont à présent creusées parallèlement au nouveau bâtiment. Quelques sépultures contenaient des vases funéraires, permettant de brûler de l'encens pendant l'enterrement et l'une d'elles était marquée en surface par une pierre gravée d'une marelle. Au XIV<sup>e</sup> siècle, le cimetière est désaffecté, probablement lorsque le porche de l'église gothique est construit, dégageant ainsi l'accès à l'entrée monumentale de l'église. L'hôtellerie a connu, au cours des siècles suivants, des transformations importantes résultant d'une adaptation aux besoins des occupants. À la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou au début du XIV<sup>e</sup> siècle, la voûte du rez-de-chaussée a probablement été remaniée, puisque les supports centraux ont été remplacés : on a réutilisé pour cela des blocs mal taillés issus du chantier de l'église gothique.



CITERES, UMR 7324 - LAT - B. Lefebvre, E. Marot, R. Avrilla

Fig. 7 : Restitution de l'élévation intérieure de l'hôtellerie de la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

Plus tard, la fonction d'hôtellerie semble abandonnée : le bâtiment est désigné dans les textes comme la maison du Grand Prieur, c'est-à-dire la résidence du principal dignitaire de l'abbaye après l'abbé. Ce changement d'affectation, intervenant probablement aux XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, a nécessité une reprise importante de l'édifice. L'espace disponible a été augmenté puisque le niveau supérieur a été divisé en trois. La tourelle des latrines a été transformée en escalier pour desservir ces nouveaux étages et des baies ont été percées pour les éclairer. Le rez-de-chaussée a, quant à lui, connu un usage artisanal : on y a découvert une forge ainsi qu'un four de bronzier, un moule à cloche et un four à chaux creusés dans le sol.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le bâtiment connaît une nouvelle transformation lorsque le niveau de sol intérieur a été rehaussé pour compenser la différence d'altitude entre l'intérieur et l'extérieur, où des remblais ont été accumulés au cours des siècles.

Les anciennes portes et fenêtres ont donc été condamnées et les voûtes en partie détruites, avant le dépôt de près d'un mètre de terre sur toute la surface du rez-de-chaussée, et la mise en place d'un sol de pavés encore conservé à l'ouest du bâtiment. De nouvelles portes ont été créées à ce niveau, encore visibles aujourd'hui.

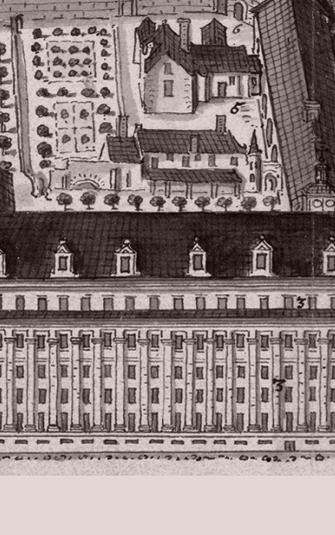


Fig. 8 : Frise de losanges ornant l'étage de l'hôtellerie.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, une nouvelle aile (bâtiment 1) est construite contre la façade nord du bâtiment, s'étendant vers l'ouest jusqu'au mur d'enceinte et entraînant la destruction des deux portails médiévaux et la reconstruction du portail de Sainte-Radegonde. À cette période, le passage voûté, perdant sa fonction, a été transformé en pièce d'habitation. Ce bâtiment ne semble pas avoir été utilisé longtemps, puisque la Révolution, intervenant peu après, a conduit à sa destruction. Il n'en reste aujourd'hui que son mur sud et l'extrémité ouest, sur la rue.

De même, les deux tiers orientaux du bâtiment 2 sont rasés au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'extrémité occidentale ayant servi d'habitation et de dépendance agricole aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.





# LA RÉFORME MAURISTE

## et la reconstruction du monastère aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles

Par Thomas Creissen

maître de conférences en histoire de l'art  
du Moyen Âge, Université de Tours  
- UMR 7324 CITERES-LAT - EVEHA International.

L'abbaye de Marmoutier connaît un renouveau au cours de la période moderne. Après des tentatives de réformes infructueuses au début du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est finalement l'intervention du cardinal de Richelieu – abbé commendataire depuis 1629 – qui joue un rôle décisif. En 1637, il fait venir vingt-quatre moines issus de la congrégation de Saint-Maur-des-Fossés, principal foyer de la réforme bénédictine. À cette époque, sans être totalement ruinés, les bâtiments de l'abbaye sont endommagés (la partie haute de la tour des cloches s'était effondrée en 1591) ou largement désertés. À la suite d'un état des lieux dressé en 1643, il est jugé préférable de reconstruire certains d'entre eux plutôt que de se lancer dans une restauration coûteuse, d'autant plus que les bâtiments ne sont plus au goût du jour. Un projet de reconstruction est alors élaboré (**Fig. 1**).

Ce sont tout d'abord les terrasses orientales qui sont aménagées, puis en 1661 débute la construction d'un grand dortoir au côté est du cloître. Au XVII<sup>e</sup> siècle toujours, est amorcée la construction du bâtiment du chapitre, perpendiculaire à l'extrémité du dortoir, qui ne sera jamais achevée. On peut se faire une idée de l'aspect qu'avait alors le complexe et l'ampleur des projets de construction sur la gravure tirée du *Monasticon Gallicanum*, postérieure à 1637 : bâtiments médiévaux et modernes existants y cohabitent avec des constructions qui ne virent pas le jour, telle l'aile méridionale du cloître (**Fig. 2**).

Les travaux se poursuivent au XVIII<sup>e</sup> siècle. Une nouvelle infirmerie est mise en chantier en 1726 et la même année commence la construction d'une grande hôtellerie qui répond au dortoir de manière à former un second cloître, très grand, dont le côté sud a finalement été fermé par une simple galerie.

En 1736 commence à s'élever au sud, près du portail de la Crosse, un nouveau logis abbatial, mais il ne sera jamais achevé, le titre d'abbé ayant été supprimé en 1739.

L'essentiel des constructions modernes a maintenant disparu, mais quelques vestiges en sont encore visibles : le portail de Sainte-Radegonde, au nord-ouest (**Fig. 3**), le portail de la sacristie, qui était attenant au chevet de l'église abbatiale, ou bien encore un corps de logis adjoint à l'ancienne hôtellerie.

Cette période de prospérité retrouvée est marquée par la réalisation d'une gigantesque somme d'érudition rédigée par Dom Martène, *l'Histoire de l'abbaye de Marmoutier*, dans laquelle l'auteur a compilé nombre de documents anciens pour forger une histoire à la gloire du monastère tourangeau.



**Fig. 3** : Le portail de Sainte-Radegonde construit au XVIII<sup>e</sup> siècle.

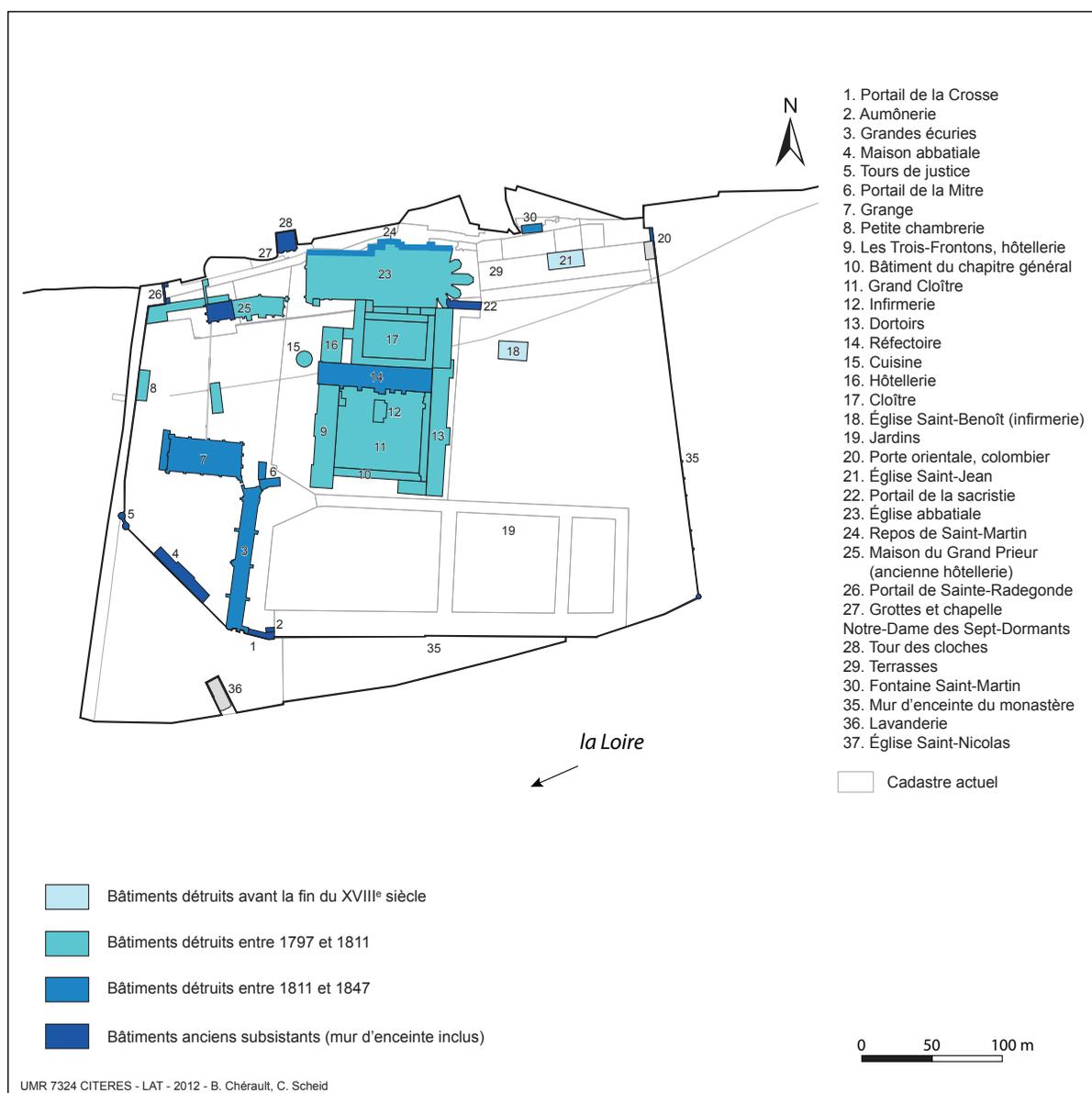


Fig. 1 : Le démantèlement de la partie basse du monastère entre 1797 et 1847 et dessin de l'abbatiale en cours de démolition (ADIL).



# DU DÉMANTÈLEMENT à la restauration

Par Bastien Chérault | titulaire d'un master en histoire contemporaine, Université de Tours.

## Marmoutier dans la Révolution (1789-1799)

L'année 1789 marque le début d'une période de troubles dans l'histoire de Marmoutier. En dix années, le site passe d'un célèbre monastère à l'allure de palais à des bâtiments désertés, laissés à l'abandon. Contrairement aux *a priori* historiques, les hommes de la Révolution n'ont pas eu la volonté de détruire le monastère. C'est plus tard, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, que la destruction s'opère.

Par décret du 2 novembre 1789, Marmoutier est aliéné au profit du nouveau régime, comme l'ensemble des domaines ecclésiastiques de France : l'abbaye est « mise à la disposition de la Nation ». Le site est divisé en plusieurs parcelles pour faciliter sa vente et son utilisation en domaine national (Fig. 1). Le plateau de Rougemont est vendu à un parisien, Guizol, en janvier 1791, tandis que l'enclos situé dans la vallée est transformé en « maison de réunion » pour accueillir les moines souhaitant persévérer dans la vie régulière. Ces derniers sont expulsés définitivement le 18 août 1792, au lendemain de la chute de la monarchie, et leurs biens sont dispersés ou vendus aux populations voisines entre septembre 1792 et octobre 1793.

De juin 1793 à octobre 1796, Marmoutier est utilisé comme hôpital militaire pour les armées de l'Ouest qui font face aux insurrections vendéennes ; près de 4 000 soldats y sont hospitalisés. Le calme rétabli en France, Marmoutier est progressivement laissé à l'abandon. N'ayant plus l'usage d'un lieu qui lui a rendu service mais dont l'entretien coûterait cher, l'administration tourangelle décide sa transformation en bien national en 1798. Ce dernier acte révolutionnaire aboutit à la vente de l'enclos, le 1<sup>er</sup> septembre 1799, à Ambroise Gidoin, pour la somme de 15 000 francs.

À l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, si l'ensemble des bâtiments conventuels est encore debout, Marmoutier n'est plus le haut lieu du christianisme ligérien qu'il a été pendant quinze siècles. La Révolution a balayé tous les caractères religieux du site.



Fig. 2 : La façade occidentale de l'église abbatiale en cours de démolition ; sur la gauche, la tour des cloches arasée (aquarelle de A. D. Morillon, SAT).



**Fig. 3 :** Dessin du monastère en 1814 : au premier plan, le portail de la Crosse et le mur d'enceinte en ruine (BMT).

### Marmoutier, une propriété privée

Le monastère est presque totalement démoli durant le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, avant de connaître une formidable période de reconstruction pendant la seconde partie de ce même siècle (**Fig. 2, 3 et 4**). Gidoïn est le principal artisan de cette démolition. Entre 1800 et 1811, Marmoutier devient une grande carrière de pierres. L'église abbatiale et les principaux bâtiments monastiques disparaissent sous les coups de pioche. Seuls subsistent l'ancien réfectoire, la grange et les grandes écuries : un ensemble occupé par des centaines de prisonniers de guerre en 1810 et en 1814 et par le III<sup>e</sup> régiment de la Garde d'honneur napoléonienne en 1813. Lorsque les époux Mornand acquièrent Marmoutier en 1818, ils achèvent cette œuvre de destruction en rasant le réfectoire. Ils mettent à profit le coteau en installant une brasserie qui perdure jusqu'en 1874 ; les grottes servent alors aux fermiers et aux brasseurs. Durant quarante-cinq années, la brasserie connaît six directeurs différents. La fontaine de Saint-Martin, jadis l'un des lieux les plus emblématiques du *Major Monasterium*, est au cœur de l'exploitation. Son eau est utilisée dans la fabrication de la bière.



**Fig. 4 :** La grange et les écuries en cours de démolition (gravure de Langlumé, ADIL).

En 1840, le médecin Saturnin Thomas achète Marmoutier et établit sa résidence secondaire dans l'ancien logis abbatial, l'un des rares bâtiments encore debout à cette époque. Il ne reste quasiment plus rien du site d'antan. L'ensemble est alors un vaste espace vide, entouré d'un mur mal entretenu. Pourtant le site est appelé à revivre. Une fois vendue aux Dames du Sacré-Cœur de Jésus en 1847, la propriété devient un pensionnat pour jeunes filles et, à partir de cette même année, les religieuses redessinent les contours de l'abbaye, tout en procédant à de nouvelles constructions.



**Fig. 5** : Le Repos de Saint-Martin, adossé au coteau, après restauration ; la chapelle, entièrement reconstruite, surmonte une grotte associée à saint Brice depuis au moins la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (SAT).

## Marmoutier, vecteur du nouveau martinien

L'œuvre de la Congrégation du Sacré-Cœur de Jésus ne se résume pas à l'utilisation du site comme structure scolaire. Les religieuses s'engagent rapidement à restaurer la mémoire de saint Martin et la vie spirituelle à Marmoutier.

De 1847 à 1869, le site retrouve un caractère quasi conventuel avec la construction, à la place des anciennes écuries, de la « Grande chapelle », achevée en 1856 dans un style néogothique, et celle du bâtiment Saint-Michel, édifié sur un haut soubassement pour se protéger des crues de la Loire. En 1857, le cimetière des religieuses est établi au pied de la tour des cloches. Durant cette période, Marmoutier connaît les premières restaurations liées au culte martinien. En 1849, le portail de la Crosse, dernier vestige de l'âge d'or du monastère, est restauré. Puis, en 1859, c'est au tour du Repos de Saint-Martin, élément majeur de la mémoire du saint (**Fig. 5**). Cette redécouverte se déroule au moment même où, à l'emplacement de l'ancienne basilique Saint-Martin, on retrouve le tombeau de Martin, en 1860. Dès lors, les pèlerins sont de retour dans le monastère. Il s'ensuit un véritable engouement de la part des religieuses pour découvrir les traces des saints qui, jadis, ont foulé le sol de Marmoutier : saint Gatien, premier apôtre de Touraine dont le caractère légendaire a été établi par la critique historique depuis, ou encore les Sept-Dormants, dont la grotte est dégagée en mars 1868.

La restauration du site prend une forme nouvelle après l'occupation prussienne de 1871. Désormais bien ancré dans le paysage religieux de la Touraine, le couvent devient un site qui accueille des pèlerins venus en masse chaque année. Pour améliorer les conditions matérielles du culte, les Dames du Sacré-Cœur élèvent des chapelles dans les différentes grottes. Chaque lieu est dédié à un saint et à un pèlerinage. De fait, la fontaine de Saint-Martin est restaurée en 1879, après la fermeture de la brasserie ; la chapelle des Sept-Dormants est construite en 1881 à la suite d'un nouvel éboulement du coteau ; celles de saint Patrick et de saint Léobard, découvertes par hasard, sont restaurées respectivement en 1886 et 1887.

On distingue donc bien la place que prend Marmoutier dans le culte martinien et le développement des pèlerinages en Touraine dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Les lieux saints de l'ancien monastère deviennent alors, comme à Lourdes, Ars ou Paray-le-Monial, un centre de rassemblement religieux.



L'escalier édifié au XIX<sup>e</sup> siècle entre les deux terrasses occidentales de Marmoutier (cliché Sylvie Marchant).

## SOURCES IMPRIMÉES ET BIBLIOGRAPHIE

*Monasticon Gallicanum, collection de 168 planches de vues topographiques représentant les monastères de l'ordre de Saint-Benoît, congrégation de Saint-Maur*, éd. A. Peigné-Delacourt, Paris, 1870.

*Recueil de Chroniques de Touraine*, éd. A. Salmon, Guillard-Verger, Tours, 1854.

**Perrault Ch.**, *Mémoires de ma vie*, suivi de Perrault, Cl. – *Voyage à Bordeaux (1669)*, éd. Paul Bonnefon, Paris, 1909.

**Sulpice Sévère**, *Vie de saint Martin*, éd. J. Fontaine, Paris, 1967, Cerf, 2 vol. (Sources chrétiennes, 133).

**Sulpice Sévère**, *Gallus. Dialogues sur les « vertus » de saint Martin*, éd. J. Fontaine, Paris, Cerf, 2006 (Sources chrétiennes, 510).

\*\*\*

**Chevalier, C. (Abbé)**, *Histoire de Marmoutier par Dom Edmond Martène, Mémoires de la Société Archéologique de Touraine*, t. XXIV, 1874 et t. XXV, 1875, notes et appendice.

**Creissen Th., Lorans É.**, « L'apport des dernières fouilles archéologiques à la connaissance des églises abbatiales de Marmoutier antérieures à la reconstruction gothique », *Hortus Artium Medievalium*, vol. 20, 2014, p. 532-543.

**Galinié H. (dir.)**, *Tours antique et médiéval. Lieux de vie, temps de la ville : 40 ans d'archéologie urbaine*, Tours, FERACF, 2007 (Supplément à la *Revue archéologique du Centre de la France*, 30).

**Judic B. (dir.)**, *Les abbayes martinienes en Europe, Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 119-3, septembre 2012.

**Lelong Ch.**, *L'abbaye de Marmoutier*, Éditions C.L.D., Chambray-lès-Tours, 1989.

**Lorans É.**, « Aux origines du monastère de Marmoutier : le témoignage de l'archéologie », dans : B. Judic (dir.), *Les abbayes martinienes en Europe, Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 119-3, septembre 2012, p.177-203.

**Lorans É.**, « Circulation et hiérarchie au sein des établissements monastiques : à propos de Marmoutier », in : M. Lauwers (dir.), *Monachisme et espace social dans l'Occident médiéval*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 323-386.

**Lorans É., Creissen Th.**, « Marmoutier : archéologie d'un site monastique dans la longue durée », *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine*, LIX, 2013, p. 123-147.

**Lorans É., Marot E., Simon G.**, « Marmoutier (Tours) : de l'hôtellerie médiévale à la Maison du Grand Prieur », numéro hors-série du *Bulletin du Centre d'Études Médiévales d'Auxerre*, à paraître en 2014.

**Pietri L.**, *La ville de Tours du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, naissance d'une cité chrétienne*, Rome, École française de Rome, 1983 (Collection de l'École française de Rome, 69).

**Cet ouvrage a été réalisé par  
la Direction régionale des affaires  
culturelles (DRAC) du Centre  
6, rue de la Manufacture  
45043 Orléans Cedex**

**à l'occasion des 31<sup>èmes</sup> Journées  
européennes du Patrimoine  
des 20 et 21 septembre 2014**

**Directeur de la publication :**  
**Sylvie Le Clech**

Directrice régionale des affaires culturelles  
du Centre

**Coordination éditoriale :**  
**Sylvie Marchant**

Conseillère pour la valorisation des patrimoines

**Ont collaboré à ce numéro :**

**Bastien Chérault**, titulaire d'un master en  
histoire contemporaine, Université de Tours.

**Thomas Creissen**, maître de conférences en  
histoire de l'art du Moyen Âge, Université de Tours  
- UMR 7324 CITERES-LAT - EVEHA International.

**Clémence Dussol**, étudiante en Master  
d'archéologie, Université de Tours.

**Élisabeth Lorans**, professeur d'archéologie  
médiévale, Université de Tours - UMR 7324 CITERES-LAT.

**Émeline Marot**, docteur en archéologie,  
ingénieur d'étude Université de Tours - UMR 7324  
CITERES-LAT.

**Eymeric Morin**, docteur en géologie, chargé  
d'opération et de recherche, INRAP (Rhône-Alpes/  
Auvergne).

**Daniel Morleghem**, doctorant en archéologie,  
Université de Tours - UMR 7324 CITERES-LAT.

**Gaël Simon**, doctorant en archéologie,  
Université de Tours - UMR 7324 CITERES-LAT.

**Relecture :**

**Solange Lauzanne**, service régional de  
l'archéologie.

**Marie-Hélène Priet**, communication.

**Aurélié Schneider**, service régional de  
l'archéologie.

**Crédits photographiques :**

En l'absence de précisions, les plans et  
photographies ont été réalisés par le Laboratoire  
Archéologie et Territoires (UMR 7324 CITERES-LAT).

**Archives Nationales (AN)**

- NIII 3-1 (plan des cloîtres, projet de Placide  
Roussel 1643).

**Bibliothèque Nationale (BnF)**

- ms Latin 11821 (*Monasticon Gallicanum*).  
- collection R. de Gaignières, Estampes et photo-  
graphies-VA-407 (1)-FT 4-Gaignières, 5291 –  
H-183734.  
- Cartes et plans - GE DD 2987 (1192) - Siette,  
René (Carte particulière de Tours avec le paysage  
mis en relief).

**Institut de l'Information Géographique  
et Forestière (IGN)**

- 37-2007-0477-0269-LA2, 37-2007-0478-0269-  
LA2 (Photographies aériennes).

**Archives Départementales d'Indre-et-  
Loire (ADIL)**

- plan hors-série II.3.1.15 (2) (plan du XVIII<sup>e</sup> siècle  
de la Loire, Marmoutier et Sainte-Radegonde).  
- 7Fi0177 (Vue des ruines de l'abbaye de  
Marmoutier, dessin).  
- 7Fi0352 (gravure de Langlumé).  
- 7Fi0367 (dessin de l'abbatiale en cours de  
démolition).

**Archives Municipales de Tours (AMT)**

- 23 Z 124 (photographie, fonds de Ch. Lelong).

**Bibliothèque Municipale de Tours (BMT)**

- LA, Tours, Marmoutier, est 1 (Entrée de l'abbaye  
de Marmoutier, 1814, dessin).

**Société Archéologique de Touraine (SAT)**

[www.societe archeotouraine.eu](http://www.societe archeotouraine.eu)  
- DF To 265 et 266 (aquarelle de A.D. Morillon).  
- 6007-0008 (« Le repos de saint Martin »).

**Ville de Tours, service Ville d'Art et  
d'Histoire (VAH)**

- Benjamin Dubuis.

Dépot légal : ISSN 2271-2895

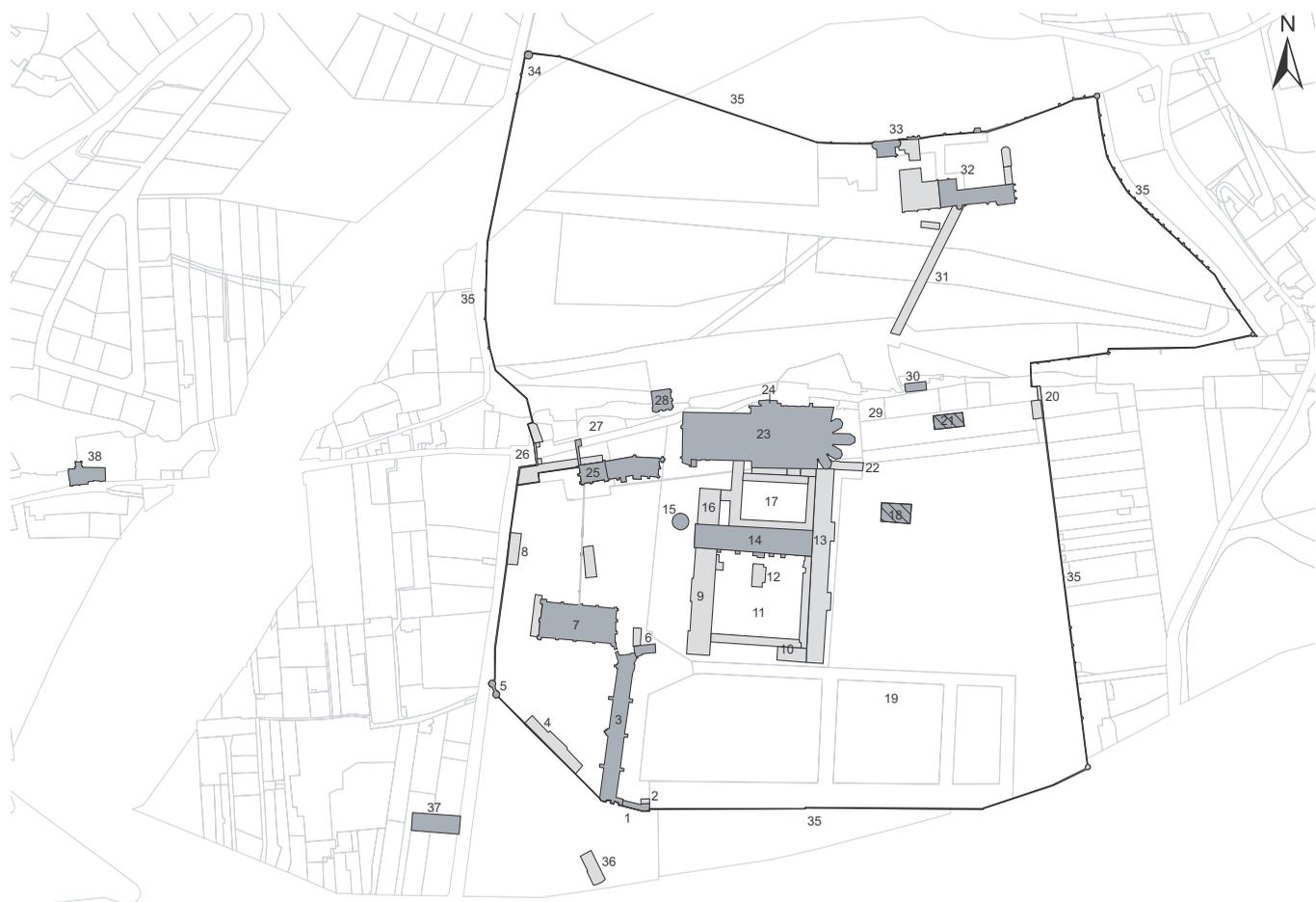
Cette brochure ne peut être vendue.

Collection "Patrimoines en région Centre"

Patrimoine protégé n°2

Septembre 2014

Plan général du site de Marmoutier



□ Parcelaire actuel

■ Bâtiments médiévaux

■ Bâtiments des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s.

▨ Bâtiments détruits

0 50 100 m

UMR 7324 CITERES - LAT - G. Simon, D. Morlegheem

- |  |   |
|--|---|
| 1- Portail de la Crosse                | 21- Chapelle Saint-Jean                   |
| 2- Aumônerie                           | 22- Portail de la sacristie               |
| 3- Grandes écuries                     | 23- Église abbatiale                      |
| 4- Maison abbatiale                    | 24- Repos de Saint-Martin                 |
| 5- Tours de justice                    | 25- Maison du Grand Prieur                |
| 6- Portail de la Mitre                 | 26- Portail de Sainte-Radegonde           |
| 7- Grange                              | 27- Grottes et chapelle des Sept-Dormants |
| 8- Petite chambrerie                   | 28- Tour des cloches                      |
| 9- Les Trois-Frontons, hôtellerie      | 29- Terrasses                             |
| 10- Bâtiment du chapitre général       | 30- Fontaine Saint-Martin                 |
| 11- Grand Cloître                      | 31- Escalier de Rougemont                 |
| 12- Infirmerie                         | 32- Logis abbatial de Rougemont           |
| 13- Dortoir                            | 33- Porte septentrionale                  |
| 14- Réfectoire                         | 34- Tour du Hibou                         |
| 15- Cuisine                            | 35- Mur d'enceinte du monastère           |
| 16- Hôtellerie                         | 36- Lavanderie                            |
| 17- Cloître                            | 37- Église Saint-Nicolas                  |
| 18- Chapelle Saint-Benoît (infirmerie) | 38- Église Sainte-Radegonde               |
| 19- Jardins                            |   |
| 20- Porte orientale, colombier         |   |

Déjà paru

**Patrimoine protégé :**

1913-2013 : cent ans de protection en région Centre

**Patrimoine et création :**

"Marcheurs" et "Regardeurs", une création de vitraux à la cathédrale de Tours

**Patrimoine restauré :**

La restauration du beffroi des cloches de la cathédrale d'Orléans

Le Laboratoire Archéologie et Territoires de l'UMR CITERES, qui relève de l'Université François-Rabelais de Tours et du CNRS, en partenariat avec l'Inrap, constitue l'un des principaux pôles de recherche en archéologie métropolitaine, de la Préhistoire récente à l'Époque Moderne. Depuis sa création en 1992, il regroupe des archéologues de tous horizons (CNRS, Université, Ministère de la Culture, Inrap, collectivités territoriales et autres opérateurs) et des historiens autour de l'étude des relations des sociétés du passé à l'espace.

Le programme de recherche sur Marmoutier est financé par l'État, la Région Centre et la Ville de Tours.

<http://citeres.univ-tours.fr/>



Direction régionale des affaires culturelles du Centre  
6, rue de la Manufacture  
45000 Orléans  
Tel : 02 38 78 85 00  
Site internet : [www.culturecommunication.gouv.fr/Regions/Drac-Centre](http://www.culturecommunication.gouv.fr/Regions/Drac-Centre)

